

Lecture

Le raisin, les noix et les châtaignes

1. -- Octobre, qui est la saison des vendanges, marquait le triomphe de la cuisinière. C'étaient alors des rentrées et des sorties continuelles des vigneronnes qui occupaient le pressoir, et qu'il fallait nourrir à grand renfort de choux et de jambon, de bœuf bouilli et de pommes de terre...

2. -- Nous profitons de cette agitation, mes frères et sœurs et moi, pour nous établir sur les chenets, les poches pleines de noix que le vent avait secouées là-bas sur le chemin de la ferme, ou que nous avons abattues avec des gaules, sans permission.

Un caillou nous servait de marteau pour les écraser sur la pierre. Si la coque verte leur était restée, il en jaillissait un jus qui tachait les mains et les habits, et dont les meilleurs savons ne parvenaient pas à chasser les signes révélateurs¹.

Mais le fruit pelé, bien blanc, pareil à un poulet à la broche pour dîner de poupée, craquait sous la dent délicieusement.

3. -- Ou bien nous faisons griller des châtaignes, sournoisement², sur un coin du fourneau. Et nous goûtons le plaisir d'avoir chaud par tout le corps, après avoir subi au dehors, en traînant nos pieds dans les feuilles sèches, les bises d'automne, qui, dans mon pays, sont âpres³ et rudes.

Henry BORDEAUX (*La Maison*, Plon, édit.)

Expliquer les mots : 1. *Révéléteur* : qui révèle, dévoile, permet de découvrir. De quels signes révélateurs s'agit-il dans le texte ? 2. *Sournoisement* : en faisant leurs coups en dessous, en cachette (*Pourquoi ?*). 3. *Âpre* (rapprocher *aspérité*) : rude au toucher; qu'est-ce qu'une « bise » ? En quoi les bises sont-elles âpres ?

Préciser les idées : *Les plaisirs d'enfants en octobre* : ils nous sont décrits en plusieurs scènes.

1. Pourquoi la maison était-elle animée ?

2. Comment l'auteur décrit-il les noix ?

3. Avez-vous déjà grillé des châtaignes ?

3. Pourquoi « traîner les pieds dans les feuilles sèches » ?

Les champignons

1. -- Jaquette, la servante, s'est offerte pour préparer les beaux cèpes; mais le maître a souri avec une majesté méprisante¹. Lui seul est digne d'y porter le couteau.

Gravement, l'aubergiste endosse sa veste de coutil blanc et coiffe son bonnet de chef. Les fourneaux pétillent gaiement. Bien pelés², les cèpes blonds et dodus³ sont en train de suer sur le gril.

2. -- Le maître des *Trois-Pigeons* se donne à soi-même des conseils, tel un vieux Cantegril instruisant paternellement un jeune Cantegril plein de bonne volonté :

« Ils ont assez sué, mon ami. Faites-les dégorger⁴ entre deux linges. Presse doucement... Ça va bien... Maintenant, verse l'huile dans la poêle et ne la regrette pas...

«Allons! petit, le hachoir en main, et la persillade⁵... Hache menu... Tu as du goût... Un coup d'œil à la poêle... Entends-moi ça, Philou!... Ils chantent comme des oiseaux; ils deviennent roux comme de l'or, et fermes ! »

3.-- Un parfum pénétrant et flatteur, que magnifie⁶ l'odeur de l'ail, embaume l'air surchauffé...

« Ce sont de fameux ⁷ cèpes, allez, et du fruit nouveau, les premiers de l'année. Que tout le monde se régale ! »

Raymond ESCHOLIER (*Cantegril*, Renaissance du Livre, édit.).

Expliquer les mots : 1. *Majesté* : idée de *grandeur* ; pourquoi Cantegril prend-il un air de *grandeur* ?

(sa fierté d'habile cuisinier). Et pourquoi méprise-t-il l'offre de la servante ? (lui seul...). 2. *Pelé* : dont on a enlevé la peau (rapprocher *poil*, *éplucher*, *pelure*). 3. *Dodu* : gras, charnu. 4. *Dégorger* : proprement, rendre par la *gorge*; ici, rendre l'eau qu'ils contiennent. 5. *Persillade* : *persil*, oignon et ail hachés menu. 6. *Magnifier* : rendre plus *grand*, plus noble. 7. *Fameux* : trouver dans le dictionnaire

Préciser les idées : 1. Étudiez les traits qui prouvent que *Philou Cantegril aime passionnément son métier* : voyez-le qui, gravement, revêt les insignes de sa fonction, puis qui explique tout haut son travail et fait part de sa joie d'avoir bien réussi. 2. Suivez-le dans *la préparation des cèpes à la bordelaise*, qu'il détaille avec précision et pittoresque. 3. Les champignons sont-ils vraiment des fruits ?

Grammaire

Le nom attribut du sujet

Les feuillages sont jaunes. Octobre est la saison des vendanges.

Les feuilles des arbres deviennent des flammes multicolores.

Explications : Trouver le sujet du verbe «sont» de la première phrase. Quelle est la fonction de l'adjectif qualificatif «jaunes» ? Trouver le sujet du verbe « est » de la deuxième phrase. Quelle est la fonction du nom « saison » ? Trouver le sujet du verbe «deviennent» de la troisième phrase. Quelle est la fonction du nom «flammes» ?

Leçon

- L'attribut du sujet est soit un adjectif qualificatif, soit un nom.

Remarque : Seuls les sujets des verbes d'état (être, sembler, paraître, devenir ...) peuvent avoir un attribut.

Exercices

78) Analyser les noms soulignés :

Roussette était une mauvaise vache. *Jacques* était un bon élève. *Il n'était pas* paresseux. *Cet homme* semblait un géant. Les champignons ne sont pas des fruits ? La pomme est le fruit du pommier. Sa vie devenait un enfer.

79) Analyser les mots soulignés :

Son regard restait jeune, mais sa peau devenait un parchemin jauni.
L'arbre de la cour est un platane. Ses feuilles sont déjà rousses.
Ces petits champignons sont des rosés des prés. Malgré leur nom, ils sont blancs.
Cet arbre est un pommier. Ses fruits sont des pommes de reinette. Elles semblent délicieuses.

80) Analyser les mots soulignés :

La bogue fendue semblait énorme. *Novembre* est le mois des châtaignes. La forêt a mis sa robe rousse. Sa couleur dominante est le jaune. Après la première petite gelée, la forêt deviendra rousse. Puis les feuilles mortes tomberont et laisseront des arbres nus.

81) (CM2) Analyser tous les adjectifs qualificatifs des deux premières lignes :

Jaquette, la servante, s'est offerte pour préparer les beaux cèpes; mais le maître a souri avec une majesté méprisante. Lui seul est digne d'y porter le couteau.

Conjugaison

La forme négative

Les meilleurs savons **ne** parvenaient **pas** à chasser les taches de noix.

Explications : « Les meilleurs savons parvenaient à chasser les taches. » est une phrase affirmative. On peut mettre une phrase à la forme négative à l'aide des locutions négatives (ne ... pas / ne ... plus / ne ... point / ne ... jamais / ne ... rien / ne ... que / ne ... ni ... ni)

Leçon

- La conjugaison du verbe à la forme négative se construit avec :
-ne ... pas / ne ... plus / ne ... rien / ne ... jamais / etc ...

Les français **n'ont pas** gagné la coupe.

Remarque : Au passé composé (et aux autres temps composés) **ne** et **pas** encadrent l'auxiliaire

Conjugaison négative

Présent	Imparfait	Passé composé
je ne chante pas	Je ne pren ais pas	Je ne suis pas parti
tu ne chantes pas	Tu ne pren ais pas	Tu n' es pas parti
il ne chante pas	Il ne pren ait pas	Il n' est pas parti
Nous ne chant ons pas	Nous ne pren ions pas	Nous ne sommes pas partis
vous ne chantez pas	Vous ne pren iez pas	Vous ne êtes pas partis
ils ne chantent pas	Ils ne pren aient pas	Elles ne sont pas parties

Exercices oraux ou écrits

82) Construire une phrase utilisant la locution négative selon les exemples suivants.

- ne ... pas : Les aiguilles des sapins **ne tombent pas** en hiver.
ne ... plus : Les oiseaux **ne chantent plus** comme au printemps.
ne ... point : Va ! Je **ne** te hais **point**. (*forme un peu démodée, très utilisée au XVIIIème*)
ne ... jamais : Les aiguilles des conifères **ne tombent jamais**, sauf celles du mélèze.
ne ... rien : Je **ne** veux **rien** !
ne ... que : Les végétariens **ne mangent que** des légumes et des fruits.
ne ... ni ... ni : Les végétariens **ne mangent ni** viande **ni** poisson.

83) Conjuguer à la forme négative, au présent, à l'imparfait et au passé-composé :

- Choisir son camp.
- Prendre son temps.

84) Mettre ces phrases à la forme négative.

- Le chien calmé par la pluie, tirait sur sa chaîne
On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer,
Le bruit de la forêt couvre les croassements lugubres d'une bande de corbeaux
La pluie bat les petites vitres protégées par l'auvent.
En allongeant ses jambes vers le feu, on songe à ceux qui sont dehors.
Le vent chassé le tapis de feuilles devant la maison.
Nous avons rangé les meubles de jardin dans la cave.

Vocabulaire – Rédaction

L'automne

Connaissez-vous l'automne? L'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détremés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le sourire d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins?... Connaissez-vous tout cela?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas resté indifférent. On les déteste ou on les aime follement. Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illuminent les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré le bruit de la forêt qui, tout près de là, rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. La pluie bat les petites vitres; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu...

Oui, oui, j'aime beaucoup l'automne, non pas seulement à cause du plaisir qu'on éprouve à se retrouver ensemble autour d'un grand feu, mais aussi à cause des bourrasques elles-mêmes, du vent et des feuilles mortes. Il y a du charme à affronter tout cela.

Que de fois avons-nous été nous promener tous deux dans les champs, en dépit du froid et des gros nuages! nous étions bien couverts, chaussés de nos grosses bottes; nous nous prenions la main et nous partions à l'aventure.

G. Droz (Monsieur, madame et bébé, Albin Michel)

Un bel automne.

Jamais l'automne n'avait été aussi beau. Chaque jour, la forêt devenait plus dorée et le ciel entre les arbres paraissait plus bleu. Les feuilles, d'où la sève se retirait, prenaient des tons de fruits, allant du roux foncé de la châtaigne à l'or pâle des mirabelles, en passant par l'abricot mûr et la banane tachée...

Parfois, du haut d'une branche, une feuille se détachait dans l'air tranquille... Un souffle d'air la retardait; puis elle repartait, redescendant à nouveau, se posait avec un bruit imperceptible et doux.

René Béhaine (Dans la foule horrible des hommes, Grasset).

Un automne clair et doux

Je me rappelle comme l'automne fut clair et doux cette année-là; on aurait cru marcher dans la lumière. Les feuilles couleur d'or se détachaient mollement des grands arbres et se laissaient aller sans révolte dans l'herbe qui était leur tombeau. Elles s'agitaient un instant dans le vide, comme si elles cherchaient leur chemin; un souffle les tenait immobiles dans le soleil, un court moment, puis les agitait, les froissait, les tournait, brunes d'un côté, brillantes de l'autre, pareilles à des papillons qu'une flamme a brûlés. Leur couleur d'étincelle éclairait le gazon.

Michel Dovet (Le Prince qui m'aimait, Plon).

Le hêtre.

Le hêtre est, avec le chêne, le roi de nos arbres forestiers. Son tronc étend au loin ses racines vigoureuses. Ses magnifiques branches couvrent de leur feuillage épais une large circonférence. Il faut le voir, surtout à l'automne, quand ses feuilles prennent déjà de belles teintes d'un roux violet et quand ses branches pendent chargées de fruits à la capsule rougeâtre et rugueuse. Les fânes s'en échappent deux à deux avec un petit bruit sec, et leurs gaines brunes, triangulaires, jonchent le sol tout autour.

A. Theuriet.

Vocabulaire

La feuille repartait, redescendant à nouveau, se posait avec un bruit *imperceptible* et doux.

85) Révisions : le préfixe -re. Expliquer
se reposer / reprendre du pain / repeindre la maison / réagir à une insulte / ravoir une tache / rentrer chez soi

86) Révisions : expliquer comment est formé le mot imperceptible (préfixe, racine, suffixe), et donc donner son sens précis.

87) Famille de mots ; expliquer : magnifique – magnifier – Charlemagne – la magnificence -

Il y a du charme à affronter tout cela. Les feuilles du charme jaunissent vite.

Que signifient le premier « charme », le deuxième « charme » ?

• Deux mots identiques qui ont deux sens différents sont des **homonymes**.

• **Le préfixe « dé »** exprime une idée de manque, de contraire.

88) Compléter en donnant le contraire : ex : faire : défaire

habiller : _____ / honorer : _____

construire : _____ / visser : _____

une feuille colorée : des feuilles _____

Une clairière couverte : une clairière _____

Rédaction

Expliquer les mots : La vieille ferraille aux dents pointues : la crémaillère : Instrument en *fer* et à crans qu'on fixe à la cheminée pour suspendre les marmites, chaudrons, etc. — A l'aventure : sans dessein arrêté, sans itinéraire fixé — joncher le sol : traîner au sol, jusqu'à le couvrir.

Préciser les idées : Un automne clair et doux : trouver les deux adjectifs de sens contraire. Pourquoi les feuilles se laissaient aller sans révolte ? Expliquer ce « sans révolte ». Expliquer ce « souffle » qui tenait les feuilles immobiles.

Retrouver dans ces textes toutes les couleurs des feuilles. Les noms des couleurs, mais aussi les comparaisons. Le roux foncé de la châtaigne ; le marron verni, *lustré, acajou*; l'or pâle des mirabelles ; on dit aussi jaune d'or, jaune *soufre, jaune canari, jaune paille* ...

Quel est le fruit du hêtre ? Les arbres et leur fruits.

Quel texte évoque le mieux l'automne de cette année. Pourquoi ?

Avez-vous ramassé des châtaignes ? Grillé des châtaignes ? Êtes-vous allés aux champignons ? Aimez-vous l'automne ?

Sujet

Une promenade d'automne.

Orthographe

- Le verbe « descendre » s'écrit **-sc-**,
tout comme les noms « ascenseur, ascension, descente ... »
- la forêt – la châtaigne – pâle – un fruit mûr – un mur – une tache / un lourde tâche
- **doux** – douce (*adj. Qualificatif*) // Savez-vous **d'où** je viens ? (*lieu d'où l'on vient*)
- Quelquefois, le sujet est bien loin du verbe.
-il faut trouver le sujet de chaque verbe de chaque phrase.

Lecture supplémentaire

L'automne

L'aube est moins claire, l'air moins chaud, le ciel moins pur ;
Le soir brumeux ternit les astres de l'azur.
Les longs jours sont passés ; les mois charmants finissent.
Hélas ! Voici déjà les arbres qui jaunissent;
Comme le temps s'en va d'un pas précipité !
Il semble que nos yeux, qu'éblouissait l'été,
Ont à peine eu le temps de voir les feuilles vertes.
Pour qui vit comme moi les fenêtres ouvertes,
L'automne est triste avec sa bise et son brouillard,
Et l'été qui s'enfuit est un ami qui part.

Victor Hugo.

Automne

Le vent tourbillonnant qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.
Des troncs entrechoqués monte un puissant murmure,
Pareil au bruit des mers, rouleuses de galets.
L'automne qui descend des collines voilées
Fait, sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur;
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur
Le tendre désespoir des roses envolées.
Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos
S'est tu : le pêne grince à la grille rouillée;
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,
Et le linge blanc claque, éperdu, dans l'enclos.
Le jardin nu sourit comme une face aimée
Qui vous dit longuement adieu, quand la mort vient;
Seul le son d'une enclume ou l'aboïement d'un chien
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Albert Samain. Le chariot d'or

Chanson de la noix

J'ai pelé la petite noix
Dont j'ai cassé la coque blonde entre deux pierres,
La curieuse coque de bois.

J'ai pelé la petite noix :
On dirait un jouet d'ivoire,
Un curieux jouet chinois.

L'odeur fraîche et un peu amère
De ces grands bois
M'a parfumé la bouche entière
J'ai croqué la petite noix
Ce curieux jouet chinois.

Louis Codet, Poèmes et chansons

Le cèpe

J'aime à chercher le cèpe obscur, dans le mystère
Des feuilles, sous la mousse et les brins de bois mort,
Parmi l'ombre où, rond et secret, il dort.
J'arrache au sol son pied tout renflé, sans effort,
Je l'élève en riant d'un rire solitaire,
Et je respire en son parfum subtil et fort
Toute la moisissure exquise de la terre.

Fernand Gregh. La gloire du cœur

Le verger

Simone, allons au verger
Avec un panier d'osier.
Nous dirons à nos pommiers,
En entrant dans le verger :
Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Nous cueillerons la calville,
Le pigeonnet et la reinette,
Et aussi les pommes à cidre
Dont la chair est un peu doucette
Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Tu auras l'odeur des pommes
Sur ta robe et sur tes mains,
Et tes cheveux seront pleins
Du parfum doux de l'automne.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Rémy de Gourmont, Mercure de France



Lecture

L'attaque du village d'Anstatt - 1793

1 -- Nous pensions être débarrassés de ces *Républicains* pour toujours.

On entendait dehors les officiers commander: «En avant, marche!» Les tambours résonnaient; et le bataillon se mettait en route, quand une sorte de pétillage terrible retentit au bout du village. C'étaient des coups de fusil, qui se suivaient quelquefois plusieurs ensemble, quelquefois un à un.

«Halte!» cria le commandant, qui regardait debout sur ses étriers, prêtant l'oreille.

Je m'étais mis à la fenêtre, et je voyais tous ces hommes attentifs, et les officiers hors des rangs autour de leur chef, qui parlait avec vivacité.

Tout à coup un soldat parut au détour de la rue; il courait, son fusil sur l'épaule.

«Commandant, dit-il de loin, tout essoufflé, les *Croates*! L'avant-poste est enlevé... ils arrivent!...»

2 -- A peine le commandant eut-il entendu cela qu'il se retourna, courant sur la ligne ventre à terre et criant: «Formez le carré!»

Les officiers, les tambours, la cantinière se repliaient en même temps autour de la fontaine, en moins d'une minute, ils formèrent le carré sur trois rangs, les autres au milieu, et presque aussitôt il se fit dans la rue un bruit épouvantable; les *Croates* arrivaient; la terre en tremblait. Je les vois encore, leurs grands manteaux rouges flottant derrière eux, et courbés si bas sur leur selle, la *latte* en avant, qu'on apercevait à peine leurs faces brunes aux longues moustaches jaunes.

Il faut que les enfants soient possédés du diable, car, au lieu de me sauver, je restai là, les yeux écarquillés, pour voir la bataille. J'avais bien peur, c'est vrai, mais la curiosité l'emportait encore.

Le temps de regarder et de frémir, les *Croates* étaient sur la place. J'entendis à la même seconde le commandant crier: «Feu!» Puis un coup de tonnerre, puis rien que le bourdonnement de mes oreilles.

Tout le côté du carré tourné vers la rue venait de faire feu à la fois; les vitres de nos fenêtres tombaient en grelottant; la fumée entraînait dans la chambre avec des débris de cartouches, et l'odeur de la poudre remplissait l'air.

3 -- Moi, les cheveux hérissés, je regardais, et je voyais les *Croates* sur leurs grands chevaux, debout dans la fumée grise, bondir, retomber et rebondir, comme pour grimper sur le carré; et ceux de derrière arriver, arriver sans cesse, hurlant d'une voix sauvage: «-Forvertz! -forvertz!-»

«Feu du second rang!» cria le commandant, au milieu des hennissements et des cris sans fin.

Il avait l'air de parler dans notre chambre, tant sa voix était calme.

Après les feux de peloton commencèrent les feux de file. Les *Croates* tourbillonnaient autour du carré, frappant au loin de leurs grandes lattes; de temps en temps un chapeau tombait, quelquefois l'homme.

Un de ces *Croates*, repliant son cheval sur les jarrets, bondit si loin qu'il franchit les trois rangs et tomba dans le carré; mais alors le commandant républicain se précipita sur lui, et d'un furieux coup de pointe le cloua pour ainsi dire sur la croupe de son cheval; je vis le *Républicain* retirer son sabre rouge jusqu'à la garde; cette vue me donna froid; j'allais fuir, mais j'étais à peine levé que les *Croates* firent volte-face et partirent, laissant un grand nombre d'hommes et de chevaux sur la place.

Les chevaux essayaient de se relever, puis retombaient. Cinq ou six cavaliers, pris sous leur monture, faisaient des efforts pour dégager leurs jambes; quelques-uns, ne pouvant endurer ce qu'ils souffraient, demandaient en grâce qu'on les achevât. Le plus grand nombre restaient immobiles.

Pour la première fois je compris bien la mort.

Dans les rangs des *Républicains* il y avait aussi des places vides, des corps étendus sur la face, et quelques blessés, les joues et le front pleins de sang.

4 -- Le commandant, à cheval près de la fontaine, faisait serrer les rangs. On entendait les trompettes des *Croates* sonner la retraite. Au tournant de la rue, ils avaient fait halte; une de leurs sentinelles attendait là, derrière l'angle de la maison commune; on ne voyait que la tête de son cheval. Quelques coups de fusil partaient encore. «Cessez le feu!» cria le commandant.

Et tout se tut; on n'entendit plus que la trompette au loin.

La cantinière fit alors le tour des rangs à l'intérieur, pour verser de l'eau-de-vie aux hommes, tandis que

sept ou huit grands gaillards allaient puiser de l'eau à la fontaine, dans leurs gamelles, pour les blessés, qui tous demandaient à boire d'une voix pitoyable.

Moi, penché hors de la fenêtre, je regardais au fond de la rue déserte, me demandant si les manteaux rouges oseraient revenir. [...]

5 -- L'approche d'une masse de cavalerie faisait frémir les maisons.

Des milliers de cris brefs, étranges, semblables à ceux d'une nuée de corbeaux: «Hourrah! hourrah!» remplissaient alors la rue d'un bout à l'autre, et couvraient presque le roulement sourd du galop.

J'eus l'imprudence de m'avancer sur la porte. Les houlans arrivaient comme le vent. Ce fut comme une vision, et ce n'est qu'au moment où la fusillade recommença que je me réveillai comme d'un rêve, au fond de notre chambre, en face des fenêtres brisées.

L'air était obscurci, le carré tout blanc de fumée. Le commandant se voyait seul derrière, immobile sur son cheval, près de la fontaine; on l'aurait pris pour une statue de bronze, à travers ce flot bleuâtre, d'où jaillissaient des centaines de flammes rouges. Les houlans, comme d'immenses sauterelles, bondissaient tout autour, dardaient leurs lances et les retiraient; d'autres lâchaient leurs grands pistolets dans les rangs, à quatre pas.

Il me semblait que le carré pliait; c'était vrai. «Serrez les rangs! tenez ferme! criait le commandant de sa voix calme. --Serrez les rangs! serrez!» répétaient les officiers de distance en distance.

6 -- Mais le carré pliait, il formait un demi-cercle au milieu; le centre touchait presque à la fontaine. A chaque coup de lance, arrivait la parade de la baïonnette comme l'éclair, mais quelquefois l'homme s'affaissait. Les Républicains n'avaient plus le temps de recharger; ils ne tiraient plus, et les houlans arrivaient toujours, et poussant déjà des cris de triomphe, car ils se croyaient vainqueurs.

Moi-même, je croyais les Républicains perdus lorsque, au plus fort de l'action, le commandant, levant son chapeau au bout de son sabre, se mit à chanter une chanson qui vous donnait la chair de poule, et tout le bataillon, comme un seul homme, se mit à chanter avec lui.

En un clin d'oeil tout le devant du carré se redressa, refoulant dans la rue toute cette masse de cavaliers, pressés les uns contre les autres, avec leurs grandes lances, comme les épis dans les champs.

On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux; c'est tout ce que j'ai vu de plus terrible!

7 -- Mais ce qu'il y avait encore de plus affreux, c'est que les derniers rangs de la colonne autrichienne, tout au bout de la rue, ne voyant pas ce qui se passait à l'entrée de la place, avançaient toujours criant: «Hourrah! hourrah!» de sorte que ceux des premiers rangs, poussés par les baïonnettes des Républicains, et ne pouvant plus reculer, s'agitaient dans une confusion inexprimable et jetaient des cris de détresse; leurs grands chevaux, piqués aux naseaux, se dressaient la crinière droite, les yeux hors de la tête, avec des hennissements grêles et des ruades épouvantables. Je voyais de loin ces malheureux houlans, fous de terreur, se retourner, en frappant leurs camarades du manche de leurs lances pour se faire place, et détalier comme des lièvres le long des petites cassines.

Deux minutes après, la rue était vide. On ne voyait plus que des tas de chevaux et d'hommes morts; le sang coulait au-dessous et suivait notre rigole. «Cessez le feu! cria le commandant pour la seconde fois; chargez!»

Les Républicains, diminués de moitié, leurs grands chapeaux penchés sur le dos, l'air dur et terrible, attendaient l'arme au bras.

Herckman – Chatrian « Madame Thérèse »

Expliquer les mots : les Républicains : les soldats français - les Croates : les soldats de Croatie - les houlans : ou Hulans, cavaliers prussiens - un tambour : l'instrument de musique, mais aussi celui qui le porte à la guerre - une cantinière : une femme qui s'occupe de la cantine, la nourriture des soldats., la latte : le sabre plat comme une baguette, comme une latte. - Darder sa lance : la planter comme une abeille plante son dard.- Lâcher ses pistolets : tirer. Lâcher le coup de feu, pas le pistolet ... - Une petite cassine : une petite ruelle étroite

Préciser les idées : - De qui donc le village d'Anstatt va être enfin débarrassé au début du texte ?

- Pourquoi, finalement, ces soldats ne partent pas tout de suite ?

- Qui observe la scène et nous la raconte ainsi ?

- Quels ordres militaires entend-on ? Qu'est-ce que « le carré »? Que signifie « Le carré pliait » ?

- Qu'est-ce qui provoque le sursaut des Républicains ?

Grammaire

Le nom complément

Révisions : Le **commandant** semblait une **statue** de bronze.

S V attr. du S.

Pour l'instant, nous ne connaissons que deux fonctions possibles pour le nom :

Sujet du verbe ou **attribut du sujet**

En voici une troisième : le nom peut être **complément**.

La fumée entraînait dans la **chambre** avec des débris de **cartouches**,

S

et l'odeur de la **poudre** remplissait l'**air**.

S

Leçon:

Le nom « **chambre** » précise, complète quel autre mot de la phrase ? _____

Le nom « **cartouches** » précise, complète quel autre mot de la phrase ? _____

Le nom « **poudre** » précise, complète quel autre mot de la phrase ? _____

Le nom « **air** » précise, complète quel autre mot de la phrase ? _____

(nb: dire à chaque fois la nature du mot complété. Ex: 'bronze' complète le nom 'statue' // 'air' complète le verbe 'xxx')

- Un nom peut compléter un verbe ou un autre nom.
On dit qu'il est **complément du verbe** 'xxx' ou **complément du nom** 'yyy'

Analyse :

bronze : nom commun, masculin, singulier, **complément du nom** 'statue'

air : nom commun, masculin, singulier, **complément du verbe** 'remplissait'

Exercices (oraux ou écrits)

89) Dire la fonction des noms soulignés :

Après les feux de peloton commencèrent les feux de file. Les Croates tourbillonnaient autour du carré, frappant au loin de leurs grandes lattes; de temps en temps un chapeau tombait, quelquefois l'homme. Un de ces Croates, repliant son cheval sur les jarrets, bondit si loin qu'il franchit les trois rangs et tomba dans le carré; mais alors le commandant républicain se précipita sur lui, et d'un furieux coup de pointe le cloua pour ainsi dire sur la croupe de son cheval; je vis le Républicain retirer son sabre rouge jusqu'à la garde; cette vue me donna froid; j'allais fuir, mais j'étais à peine levé que les Croates firent volte-face et partirent, laissant un grand nombre d'hommes et de chevaux sur la place.

90) Analyser les noms soulignés

Le soldat nettoyait son fusil. Le bout du canon était tourné vers le sol. Heureusement, car le coup de fusil est parti tout seul. La balle a creusé un trou dans la terre. La prudence du soldat a évité un accident grave.

91) Analyser les noms soulignés (attention à 'parade')

Le carré pliait, il formait un demi-cercle au milieu; le centre touchait presque à la fontaine. A chaque coup de lance, arrivait la parade de la baïonnette comme l'éclair, mais quelquefois l'homme s'affaissait.

Conjugaison

Le passé simple (1er et 2ème groupe)

Le carré pliait. (*imparfait*)

Le commandant, leva son chapeau au bout de son sabre, se mit à chanter une chanson. En un clin d'oeil tout le devant du carré se redressa. (*passé simple*)

Explications : On trouve le passé-simple dans des textes au passé, dans les romans. Dans le même texte, souvent dans la même phrase, on trouve de l'imparfait et du passé-simple. Quelle différence cela ferait-il si l'on disait : « *Le carré plia* » ? Quelle différence cela ferait-il si l'on disait « *Le commandant levait son chapeau ; le devant du carré se redressait* » ? L'impression de rapidité ou de lenteur est-elle la même ?

- Le passé simple est un temps de l'écrit, du roman ou du récit historique
- il décrit les actions courtes ou soudaines dans les textes au passé.

Révisions : Alors à quoi sert donc l'imparfait dans ce texte ? « *L'air était obscurci, le commandant se voyait seul derrière, immobile sur son cheval. Les houlans, comme d'immenses sauterelles, bondissaient tout autour, dardaient leurs lances et les retiraient; d'autres lâchaient leurs grands pistolets dans les rangs.* »

Le Croate bondit si loin qu'il franchit les trois rangs et tomba dans le carré.

Le commandant républicain se précipita sur lui, et le cloua sur la croupe de son cheval. Les feux de file commencèrent.

Conjugaison du passé simple

1er groupe : tomber	2ème gr. : bondir	avoir	être
Je tomb ai	Je bond is	J' eus	Je fus
Tu tomb as	Tu bond is	Tu eus	Tu fus
Il tomb a	Il bond it	Il eut	Il fut
Nous tomb âmes	Nous bond îmes	Nous eûmes	Nous fûmes
Vous tomb âtes	Vous bond îtes	Vous eûtes	Vous fûtes
Ils tomb èrent	Ils bond irent	Ils eurent	Ils furent

Remarque: Je tombai, je regardai, ... la 1ère personne du singulier du 1er groupe s'écrit bien **-ai** (et non pas **-ais** comme l'imparfait). Elle se prononce [-é], mais on ne la prononce plus souvent parce que le passé simple, dans la langue moderne, n'est plus utilisé qu'à l'écrit.

Exercices

92) Conjuguer au passé simple : franchir – regarder – soigner – clouer – commencer – rougir

93) Souligner d'un trait les verbes à l'imparfait, de deux traits les verbes au passé simple.

(attention : il y a un verbe au présent -lequel ? Et pourquoi est-il donc au présent ?)

Les officiers, les tambours, la cantinière se repliaient en même temps autour de la fontaine, en moins d'une minute, ils formèrent le carré sur trois rangs, et presque aussitôt il se fit dans la rue un bruit épouvantable; les Croates arrivaient; la terre en tremblait. Je les vois encore, leurs grands manteaux rouges flottant derrière eux, et courbés si bas sur leur selle, la latte en avant, qu'on apercevait à peine leurs faces brunes aux longues moustaches jaunes. Au lieu de me sauver, je restai là, les yeux écarquillés, pour voir la bataille. J'avais bien peur, c'est vrai, mais la curiosité l'emportait encore. Le temps de regarder, les Croates étaient sur la place. J'entendis à la même seconde le commandant crier: «Feu!» Tout le côté du carré tourné vers la rue venait de faire feu à la fois; les vitres de nos fenêtres tombaient en grelottant; la fumée entraînait dans la chambre, et l'odeur de la poudre remplissait l'air.

Vocabulaire - Rédaction

Vocabulaire

Fabriquer un nom à partir d'un verbe

Un péttillement. Un bourdonnement. Les hennissements. Un roulement.

Leçon : Trouver les verbes qui ont permis de construire ces noms

- Pour fabriquer un noms à partir d'un verbe, on utilise le **suffixe '-ement'**
-il indique l'action ou le résultat de l'action décrite par le verbe

Remarque : Tous les mots en -ement ne son pas des noms (gentiment, bêtement etc sont des mots invariables -des adverbes, que nous étudierons plus tard)

94) Fabriquer un nom à partir de ces verbes -(utiliser ce nom dans une phrase)

Commencer – achever – relever – abaisser – combler – perfectionner – jaillir – refroidir – réchauffer –
percer – niveler – recouvrir – agrandir – aligner – gémir – tinter – bêler – siffler- bourdonner – grincer
– éclater – rugir -

compréhension - répartition – élévation – salaison- conjugaison -

Leçon : Trouver les verbes qui ont permis de construire ces noms

- **Les suffixes '-ation' et '-aison'**servent à fabriquer des noms à partir d'un verbe.
-ils indiquent l'action ou le résultat de l'action décrite par le verbe

95) Fabriquer un nom à partir de ces verbes -(utiliser ce nom dans une phrase)

fabriquer – démolir – construire – passer le pouvoir – terminer - réclamer – irriguer – apprécier –
distiller – prolonger – évaporer – prolonger – amputer -animer – estimer – déclarer – exploiter – réparer
- comparer

96) Trouver les verbes qui sont à l'origine de ces noms

admonestation – attention - abstraction – claquement –convention – inclinaison – récitation – la
floraison – l'inclination – une potion (?) - une appréciation – la corruption – le chiffrement -

Rédaction : La ruse de Camus

Deux groupes d'enfants, ceux de Longeverne (Touegueule, l'Aztec ...) et ceux de Velrans (Camus, Lebrac, Grand Gibus ...) se battent tous les soirs après l'école ...

Malheur ! un caillou lancé terriblement, un caillou de Touegueule [...] vint lui choquer violemment la poitrine, l'ébranla, et l'arrêta un instant. Les autres allaient lui tomber dessus.

— Ah ! [...] ! Foutu !

Et Camus, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et pour l'écrire, porta d'un geste désespéré sa main à sa poitrine et tomba en arrière, sans souffler et la tête inerte.

Les Velrans étaient déjà sur lui.

Ils avaient suivi la trajectoire du projectile de Touegueule et remarqué le geste de Camus, ils le virent, pâle, s'affaler de tout son long sans mot dire; ils s'arrêtèrent net.

— S'il était tué !...

Un rugissement terrible, le cri de rage et de vengeance de Longeverne, se fit entendre aussitôt, monta, grandit, emplît la combe, et un brandissement fantastique d'épieux et de sabres pointa désespérément sur leur groupe.

En une seconde, ils eurent tourné bride et regagné leur abri où ils se tinrent de nouveau sur la défensive, le caillou à la main, tandis que toute l'armée de Longeverne arrivait près de Camus.

A travers ses paupières demi-closes et ses cils papillotants, le guerrier tombé avait vu les Velrans s'arrêter court devant lui, puis faire demi-tour et finalement s'enfuir.

Alors, comprenant aux grondements furieux accourant à lui que les siens venaient à la rescousse et les mettaient en fuite, il rouvrit les yeux, s'assit sur son derrière, puis se releva paisiblement, campa ses poings sur ses hanches et fit aux Velrans, dont les têtes inquiètes apparaissaient à niveau du mur d'enceinte, sa plus élégante révérence.

— Cochon ! [...] ! ah, traître ! lâche ! beuglait l'Aztec des Gués, voyant que son prisonnier, car il l'était, lui échappait encore par ruse ; ah ! je t'y rechoperai ; je t'y rechoperai ! et tu n'y couperas pas, fainéant !

Louis Pergaud, « La guerre des boutons »

Expliquer les mots : un projectile ; s'affaler, tourner bride, papilloter, une révérence

Préciser les idées :

Qui saurait mimer ce que fait Camus lorsqu'il reçoit le caillou de Touegueule ?

Pourquoi agit-il ainsi ?

A quoi voit-on que ce n'est pas une vraie guerre?

Sujet

Une bagarre dans la cour de l'école

- *La dispute, la raison de la dispute*
- *Les clans se forment*
- *Les chefs s'insultent, les copains en rajoutent ...*
- *Un coup, une gifle ... partent.*
- *Les cris, les pleurs*
- *Les curieux viennent voir ...*
- *L'intervention du maître ... ou bien la fin de l'histoire sans le maître*
- *...réconciliation ... ou bouderie ...???*
-

Orthographe

- 1^{er} groupe : L'infinitif s'écrit **ER**, le participe passé s'écrit **É**

Et cela fait une énorme différence : Je dois **passer** ... Je suis **passé** ...

Pour entendre si un verbe du 1^{er} groupe est à l'infinitif (ER) ou au participe passé (É), il suffit de le remplacer dans la phrase par un verbe du 3^{ème} groupe de sens voisin, pour lequel l'infinitif et le participe passé se prononcent différemment -vendre/vendu – prendre/pris – voir-vu ...

- Les noms féminins terminés par le son [e] s'écrivent **-ée**
- sauf les noms féminins en -té et -tié (voir la semaine prochaine)

Lecture supplémentaire

Raoul Pinta est né en 1896 à Valence. Sa famille était originaire au Dauphiné, et son père était polytechnicien et militaire de carrière. Après avoir commencé la guerre comme simple soldat, Raoul finira lieutenant et deviendra exploitant agricole après l'armistice du 11 novembre 1918, puis, au fil des ans, assureur et papetier.

Carnet de guerre : 22 avril 1917

1 -- La cagna s'est effondrée. Il y a encore des vivants dessous. Ma foi, tant pis pour le bombardement : je cours chercher ma pioche au fond de la sape et, entre deux salves, je cours vers la cagna.

Lepeule prend une pelle : en hâte nous déblayons un peu. Il y a quatre hommes dessous : c'est affreux !... Une voix nous appelle : « Dépêchez-vous, je meurs, j'étouffe ! - Où es-tu ? - Là, là... » C'est profond... c'est profond ! Il va étouffer sûrement. L'obus est tombé juste sur la cagna ; tout a cédé : les poutres, les étais, les rondins sont en poudre. La terre a comblé tout ça. Les malheureux ont un mètre de débris au-dessus d'eux !

Lepeule appelle : « Qui êtes-vous ? - Revenaz. - Et les autres ? - Je ne sais pas. » Il appelle encore : personne d'autre ne répond.

2 -- Cependant le bombardement s'est arrêté depuis un instant. Plusieurs servants de la 7^e batterie accourent avec des outils. On se hâte : cette voix suppliante qui monte de terre nous électrise. : Lepeule, voyant du monde au travail en nombre suffisant, lâche sa pelle, et, calme, comme toujours, prend une photo de l'ensemble. « Attention ! !... en voilà un !... » Tous se sauvent, affolés, nerveux ... L'obus hurle, siffle : il est sur nous ! - non. Il nous inonde de terre, de pierres, d'éclats de bois.

Fontaine, deux poilus de la 7, et moi sommes seuls restés. Vite, nous continuons. Enfin, voilà sa main. On voit d'abord la terre bouger, puis sa main crispée apparaît. Je la lui serre ; il hurle de joie : « Vite, vite, dépêchez-vous, j'étouffe. »

3 -- Le bombardement reprend : c'est affreux ; l'avion doit nous voir... Un obus — un 150 - tombe à quelques mètres de nous : il nous jette pêle-mêle à terre ... L'un dit : « Foutons le camp ; on va se faire tuer ! - Non, restons, ça ne se commande pas, il faut sortir cet homme ! » On reste. La sueur nous inonde tant nous peinons pour enlever vite la terre, les morceaux de poutres, les pierres... « Cette main ? Est-ce ta main droite ? — Oui ! — Où est ta tête ? »

« Dessous, dessous ! J'ai la main levée, en l'air ! »... Oh ! ce qu'il y en a de terre !... et ces obus qui nous radinent toujours dessus !...

4-- Ah ! la terre est chaude ici : en suivant son bras qui est levé en effet, voilà sa tête ici ; elle a chauffé la terre ; son haleine suinte à travers une mince couche de terre ; sa voix est plus distincte. Avec précaution je gratte avec les mains : voilà ses cheveux, son front... Vite, vite : sa bouche.

Enfin il respire plus à l'aise. C'est bien Revenaz. « Pauvre vieux, tu en vois une dure ; t'en fais pas, on t'en tirera... t'as fini la guerre, te bile pas ! » Ces paroles le remontent un peu : il cesse cette espèce de râle d'angoisse qu'il faisait tout le temps.

Raoul Pinat (Paroles de poilus, Librio)

La cagna : un refuge creusé dans la terre, couvert d'une tôle, au bord de la tranchée.

Une sape : un tunnel que les soldats creusent pour aller poser une mine explosive sous la tranchée ennemie

Une salve : une série de coups de feu ; ici, des obus explosifs.

Une batterie : un groupe de canons. Les soldats qui s'en occupent sont ses servants.

Pourquoi les poilus restent-ils sous le bombardement ?

Attaque

17 février 1915

Et c'est d'abord, contre nos corps accroupis, un sursaut pesant de la terre. Nous sommes debout lorsque les fumées monstrueuses et blanches, tachées de voltigeantes choses noires, se gonflent au bord du plateau, derrière la ligne proche de l'horizon. Elles ne jaillissent pas; elles développent des volutes énormes, lourdes, qui sortent les unes des autres, encore, encore, jusqu'à former ces quatre monstres de fumée, immobiles et criblés de sombres projectiles. Maintenant les mines tonnent, lourdement aussi, monstrueusement, à la ressemblance des fumées. Le bruit reflue, roule sur nos épaules ; et tout de suite, de l'autre côté, du même côté, de tous les vats, de toute la plaine et du ciel même, les canons lâchent les vannes déferlantes du vacarme.

— En avant ! Par un ; derrière moi.

Nous montons vers l'entrée du boyau, sans la voir, bousculés par les chocs innombrables des bruits, titubants, écrasés, obstinés, rageurs.

— En avant ! Dépêchons-nous !

Le ciel craque, se lézarde et croule. Le sol martelé pantèle ;

nous ne voyons plus rien, qu'une poudre rousse qui flambe ou qui saigne, et parfois, au travers de cette nuée fuligineuse et puante, une coulée fraîche d'adorable soleil, un lambeau de soleil mourant,

— En avant ! Suivez... En avant... Suivez...

Il me semble que mes hommes suivent. Par-dessus le boyau, je vois bondir une forme humaine, capote terreuse, tête nue ; et sur la peau, sur l'étoffe sans couleur, du sang qui coule, très frais, très rouge, d'un rouge éclatant et glorieux.

— Suivez... Suivez...

Des mots cahotent, mêlés au fracas des canons :

— Un Boche... La boue sur les frusques... Un Français... Foutu...

Plus de Voix ; plus de pas ; rien que la folie des canons. Ceux du Montgirmont cognent à la volée, se rapprochent, nous poussent dans le dos ; ceux de Calonne, ceux du Bois-Haut, ceux des ravins, tous les canons des Hauts se rapprochent, les mortiers, les obusiers, les 75, les 120, les 155, les pièces de marine, toute la meute se rapproche et hurle, toute la ligne douce et longue des collines ne peut plus être aussi loin qu'elle était, avance jusqu'au village, le déborde et nous pousse brutalement. C'est inouï, cette brutalité. Le Montgirmont devient fou, crache ses obus par-dessus nos têtes, nous courbe sous un vol de grandes faux, sifflant, volontaire et bestial.

Nous suffoquons. Des pierres jaillissent et retombent ; une flamme jaillit, avec un ricanement furieux.

— Allez ! Allez ! Par-dessus !

[...]

Nous marchons toujours, soulevés par l'air qui tressaute, bousculés par les parois dansantes du boyau, souffletés de boue, de gravats, de flots d'air rougeâtres et brûlants.

— Baissez-vous ! Ils tirent trop court !

— Faites des signaux ! Ils nous tuent !

— Envoyez un homme !

— Non ! C'est les Boches qui répondent !

Nous ne distinguons plus. Deux fois, trois fois de suite, nous avons vu la terre s'entr'ouvrir et cracher des pierres qui flambaient. Nous courons, pliés en deux, poursuivis par les 75, par ces couperets sifflants qui rasent, terribles, les bords du boyau, par ce seul 75 qui tire trop court, qui frappe toujours à la même place, à notre droite.

— Halte ! tous couchés... Poussez-les, s'ils ne veulent pas bouger ! ,

Nous sommes dans la tranchée de tir. Elle est pleine d'hommes boulés au fond, les épaules farouchement collées à la terre du parapet. Dans la fumée, un officier gesticule, la bouche ouverte, le front bosselé, hurle des mots que je n'entends pas. Et mes hommes arrivent toujours ; et le même 75 continue de taper, du même rythme implacable et mortel, à la même place, à quelques mètres sur la droite.

— Poussez-les ! Poussez-les !

L'officier gesticule toujours. Je l'ai reconnu : c'est Pinvidic, un de la 4^{ème} ; je ne comprends pas ce qu'il crie, ce qu'il veut ; il a l'air d'un fou dangereux. Mes hommes se boulent aussi, se collent au flanc des autres, s'aplatissent et se tassent, font corps avec la tranchée fumante, qui bientôt semble presque déserte. Là où frappe le 75, il y a un mort couché seul,

loin de nous. De temps en temps, à travers la fumée, j'aperçois des yeux grands ouverts, un dos qui respire, une main soudaine qui fait un geste. C'est toujours pareil : on devine des obus très lourds qui s'écrasent vers le piton, des vols chuintants de 155, des tournolements patauds de *minen* ; mais cela ne compte pas ; cela se perd dans les jets raides des 75, disparaît derrière cette voûte tranchante et dure, qui s'abaisse, qui se bande, si violemment tendue qu'elle va se briser tout à coup ; crouler sur nous et nous anéantir. Elle est toujours là ; nous ne pouvons que baisser la tête, n'avoir plus de tête si nous pouvons, plus de poitrine, plus de ventre, n'être plus qu'un dos et des épaules recroquevillés.

Quelqu'un se courbe : devant moi, à toucher mon visage, je retrouve les yeux exorbités, le front bosselé de Pinvidic. Il crie dans mon oreille à travers le fracas énorme. Je l'entends presque : il me dit que Thellier n'est pas arrivé, qu'on ne peut plus aller le chercher, que tout est compromis si je ne monte pas à sa place. Et, sans que j'aie pu répondre, ouvrir la bouche, faire un signe de tête, il continue, en proie à une fureur croissante, à une démence véritable :

— Tu monteras ! Tu monteras ! Tu monteras !

Sa voix s'étrangle ; un point de salive cotonneuse tache au milieu ses lèvres sèches. Alors je me retourne, et je lui hurle dans l'oreille :

— Ta gueule !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ta gueule ! Et fous-moi la paix !

C'est éreintant, d'arriver à se faire comprendre. Il ne dit plus rien. Il est près de moi, accroupi comme moi contre le parapet ; son visage révolté s'apaise ; il semble dormir, les yeux grands ouverts.

Toujours la même chose : des vols d'obus lointains, des tonnerres lourds, et tout près, rasant nos têtes, la voûte forcenée des 75. La tranchée a l'air creusée par elle, comme par un pic monstrueux ; la terre ne cesse de fumer, dans une moiteur de blessure fraîche ? et sur cette terre bouleversée des éclats brillent, allument des lueurs nettes et méchantes, se pressent autour de nous sans vouloir s'éteindre encore, et retomber enfin à l'immobilité des choses. L'espace est plein d'éclats vivants ; on les entend qui ronflent, sifflent, ronronnent et miaulent ; ils frappent la glaise avec des chocs mats de couteaux, heurtent la voûte tintante qui durement les rabat, en des stridences exaspérées. Tous les obus français viennent frapper à la place où nous sommes, un peu en avant, sur une ligne immuable, que nous verrions si nous pouvions lever la tête. Nous en sommes sûrs. A cinquante mètres à droite où à gauche, les 75 ne frappent plus. C'est juste à cette place, devant nous, sur un front d'une trentaine de mètres ; peut-être moins ; sûrement moins ... Ils ne frappent plus que devant Pinvidic et moi. Tout le bruit est dans ma tête ; les coups de trique des départs font sonner mon crâne plus sèchement qu'une noix vide ; les éclatements éclaboussent ma cervelle ; ils sont près de moi, comme des êtres : ils ricanent à cause de moi. Cela ne change pas. On devine devant nous une frange de fumées fulgurantes ; on l'imagine qui déroule ses flots mous jusqu'au plus profond des ravins. Et ce bruit, tout ce bruit qui ne change jamais... On penche sa tête endolorie ; on n'entend plus : on dort, prostré, les yeux grands ouverts, à quelques pas de l'homme seul qui est mort.

— Debout ! Ceux de la 7ème, debout ! Par un, derrière moi, dans la sape.

La voûte s'est élevée tout à coup, plus large, plus lente, plus humaine. On entend siffler distinctement le coup de fouet de chaque trajectoire ; on sépare chaque éclatement des autres ; la fumée lente glisse sur nous, glisse à nos pieds comme une étoffe ; nos fronts émergent à la lumière du ciel.

— Dépêchons-nous, Souesme Veillez à ce qu'on suive derrière.

— Bien, mon lieutenant, dit la voix de Souesme.

Il n'a pas crié, et je l'ai entendu. Je me retourne, et je vois Dorizon près de Souesme, les traits crispés encore d'une contracture douloureuse.

— T'as vu Grondin ? dit Biloray.

On s'aperçoit que nos 75 tirent encore, par rafales sèches et précipitées. Ils vont plus loin ; ce sont des 75 qui tirent. L'air qu'on respire picote la gorge et les paupières ; un âcre brouillard fauve traîne ses guenilles déchiquetées ; on découvre au travers de larges pans de ciel extraordinairement bleus, la pente d'une colline, quelques sapins aux pointes aiguës.

— Plus vite... Plus vite...

Le tir des canons s'allonge, égrène ses coups l'un après l'autre. Les lignes de la terre ont repris leur forme et leur place : nous sommes dans une sape des Épargés, dans la sape 6, la deuxième sur la crête à partir de la droite.

— Halte. .

Nous sommes au bout de la sape 5. A nos pieds, des lambeaux de terre arrachés gisent sur la boue sans se mêler à elle : ce sont des lambeaux profonds, tranchés vif, montrant leurs arêtes calcinées ; ils jonchent la sape, innombrables, parmi des spirales courtes de barbelés, des morceaux de piquets aux pâles effilochures, et les éclats, toujours, allumant sur la boue leurs clartés froides et mauvaises.

Le dernier obus... Un silence... Était-ce le dernier obus ?... Chaque seconde de silence me soulève, me force à

monter une marche du gradin. C'est une contrainte physique, une espèce d'ordre irrésistible.

— En avant !

Toute la force était derrière moi ; Il n'y avait rien en avant, pas d'obstacle sensible qu'il m'ait fallu franchir. Je n'ai rien senti, qu'un grandissement soudain, une plongée de tout mon corps dans un espace inconnu, immensément large et pur. Je me suis retourné : j'ai vu que Sicot et Biloray me suivaient les premiers, devant les deux sergents ; j'ai vu derrière leurs épaules une foule d'hommes encore ensevelis, crevant la terre des pointes de leurs baïonnettes, et sortant, sortant, à n'en plus finir ...

— En avant ! En avant !

Notre artillerie ne tire plus ; les fusils allemands ne tirent pas. Nous enjambons les fils de fer tordus, trébuchons dans les vagues d'argile soulevées par les canons ; chacun de nos pas fait monter jusqu'à nos narines l'odeur corrosive et violente de la terre empoisonnée.

Nous voyons tout : les hommes de la 5ème qui sortent à notre gauche, et qui montent, sous les lueurs des baïonnettes ; la friche bouleversée, longuement déserte à notre droite, où les hommes de la 6ème n'apparaissent pas encore.

Personne... Personne devant nous. A notre gauche, loin, nous voyons Floquart qui galope, tête nue ; Noiret, qui court un peu plus loin, se penche et disparaît de l'autre côté de la crête. Pas un Allemand... Où sont-ils ?

Un coup de fusil vers la gauche ; un tapotement bref de mitrailleuse ; et plus rien. Les hommes de la 5ème sortent toujours.

La mine : des madriers enchevêtrés, fracassés, des fibres de bois blême faisant charpie sur la terre noire, des chevaux de frise en miettes, une loque de drap brûlé accrochée aux ronces d'un fil de fer. Un grand silence : c'est lui que montait l'une des formidables fumées.

Personne toujours ; la mitrailleuse, à gauche, à de nouveau tapé cinq ou six balles, puis s'est tue. Nous avançons encore, enjambons un talus qui s'écroule, et tombons dans la tranchée allemande, — vide.

C'est la première, celle qui nous dominait hier, celle d'où les Boches déversaient sur nos têtes leurs écopés de bois remplis d'eau, celle d'où leurs tirailleurs battaient le pont sur le Longeau, la vallée, le petit calvaire, cherchaient dans nos parapets les minces trous noirs de nos créneaux, celle d'où ils nous ont tué Bujon, Maignan, Soriot, tous les autres...

Nous sommes très haut. Nous dominons les collines et les prés, la Woëvre immense, les routes de nos vieux cheminements ; nous respirons un air plus léger et plus riche ; il semble que nous nous dominions nous-mêmes.

— Ah ! voilà les potes !

Ceux de la 6ème sont sortis. Ils montent ; je les appelle de loin, en agitant mon manche à balai. Mes hommes rient, à présent, stupéfaits de cet assaut étrange, de cette conquête dérisoirement facile. Ils crient à ceux de la 6ème, lorsqu'ils passent :

— L'arme à la bretelle ! Tout de suite ! Vous avez l'air d'andouilles, avec vos baïonnettes en l'air !

L'heure d'angoisse effrayante sous la fureur de nos canons, ils l'oublient ; le corps de Grondin qu'ils viennent de piétiner, ils l'oublient, et le premier blessé ruisselant d'un sang si rouge, et toute cette dure journée d'attente, dans les trous... Ils regardent à leurs pieds, très loin, par-dessus les lignes moutonnantes des bois, aux confins mauves et pâles de la Woëvre, le plus loin qu'ils peuvent regarder. Ils crient, tout pleins d'une superbe enfance :

— Ça fait rien ! Ils étaient guère vaches, les Boches ! Qu'est-ce qu'on en aurait déglingué, nous aut'es, si on avait été en haut, et eusses en bas !

Ils vont et viennent sur les parois de l'énorme entonnoir, se penchent, circonspects, à l'entrée des abris effondrés :

— Des édretons ! s'exclament-ils. Les crapules ! Et du pinard ! Une bouteille de pinard pas cassée ! Hein, tu parles ! Ils disent encore, en se bouchant le nez :

— Si ça schlingue, ici là-dedans ! Et encore, tout à coup :

— Tiens ! Un macchabe !

Il y a des cadavres allemands, que nous n'avions pas vus d'abord. Le plus proche de moi est allongé sur le talus, entre l'entonnoir et la tranchée allemande ; allongé sur le dos, paisiblement. C'est un petit homme brun, le menton noirci de poils raides. Bras écartés, jambes écartées, il repose. Si l'on s'approche de lui, on voit luire entre ses paupières les sclérotiques bleuâtres et nacrées ; il nous montre sa main dépouillée, trois tendons minces et pâles dessinés à traits fins sur la bouillie vineuse des muscles.

— Laissez passer ! Laissez passer !

Un blessé apparaît sur le bord de l'entonnoir ; un Français. Deux hommes le soutiennent aux aisselles ; il se laisse couler sur le dos, jusqu'en bas. Oh ! il me semble... C'est Noiret. Je me précipite vers lui :

— Eh bien, vieux ?

— Dans la cuisse, dit-il. Une balle. Il est encore tout vibrant de l'assaut. Il me raconte très vite, à mots précipités :

— Ça a bardé un peu, à gauche !... Quels abris ! Un chemin de fer à voie étroite la-dessous ! On en a chauffé des bitures... Ploquart et moi, des coups de pétoire en pleine figure... Une balle dans la tête, Floquart... Pauvre

vieux ! Il a été, tu sais... épatant ! On ne sait pas si c'est très grave ; dans la tête... Il est descendu tout seul... Moi je descends... Dans la cuisse... Bonne chance, mon vieux.

Il se courbe, soutenu par les deux hommes qui raccompagnent, se contorsionne, avec des grimaces de souffrance, pour se glisser sous le coffrage disloqué de notre ancienne galerie. Il faut ramper là-dessous, se traîner dans ce tunnel étroit, dans ce chaos de madriers brisés, de fers tordus, de boue profonde, suffoqué par le manque d'air, par l'odeur de sanie et de poudre qui stagne là comme une eau lourde.

J'entends Noiret qui gémit sourdement. Puis il crie, d'une voix énermée et lointaine :

« Tirez donc plus fort ! Arrachez-moi la jambe, si ça vous amuse ! » Et tous les trois réapparaissent enfin, debout dans la sape, au ciel libre.

Chic type, Noiret ! Il se retourne encore, et me fait au revoir de la main. Puis il rit, tend le bras, montre quelque chose :

— Regarde-les !

Ils arrivent en courant, capotes ouvertes, sans armes, poussés par quelques-uns des nôtres. Ils dévalent, faisant rouler les mottes sous leurs grosses semelles ferrées.

— Halte ! crie le capitaine Rive.

Ils s'arrêtent, essoufflés, inquiets, considèrent l'entonnoir plein de soldats français ; quelques-uns essaient de sourire ; deux ou trois s'asseyaient, dans la boue. Ce sont des hommes du 8ème bavarois.

— Les gradés ? demande Rive.

Un lieutenant fait un pas et salue, raide, gauche, ses deux mains sèches crispées sur la jumelle qu'il porte en sautoir, comme s'il avait peur qu'on la lui vole. Le capitaine parle ; il répond : de brèves répliques qui s'entrechoquent :

— Die Russen verschlagen. — Noch nicht verschlagen...

l'Allemagne ébranlée... — Jamais ! — Le blocus... — Jamais! — Allez-vous-en...

Ils descendent tous. Il en reste un pourtant, un gamin en larmes, le front meurtri d'une bosse énorme, à laquelle il porte la main, sans cesse, d'un geste inconscient. Puis il lève des bras qui tremblent, et il répète, les yeux soudain agrandis d'horreur :

— Schrecklich !... Oh ! Schrecklich !

— Engagé volontaire ? demande Rive.

— Oui, monsieur le Capitaine.

— Etudiant ?

— Oui, monsieur le Capitaine.

— Quel âge ?

— Dix-sept ans et demi.

— J'en ai quarante-huit, dit le capitaine Rive. Il regarde cet enfant qui pleure, secoue la tête, casse un morceau de chocolat, le lui donne :

— Chocolat ?

— Merci, monsieur le Capitaine.

— Descends, maintenant ; va... descends.

Et le gosse en larmes s'en va, en croquant son chocolat.

On travaille, à présent. On entasse des sacs à terre aux lèvres sud de l'entonnoir ; on taille des degrés sur les pentes d'argile bouleversées ; la terre meuble obéit sagement. On se hâte, aux approches de la nuit.

Le ciel est redevenu gris et froid ; on n'y voit presque plus clair. L'entonnoir, où l'on cause à voix hautes, où l'on monte et descend, collés par files aux parois gluantes, semble effroyablement plein d'hommes. Le crépuscule s'abaisse sur ses bords, triste, maussade, comme amolli de pluie prochaine ; et il se met à bruiner, doucement, sournoisement, en même temps que la nuit coule.

Maurice Genevoix – Les Epargnes

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent.; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat, jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ! Il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud



Lecture

Le maître chat ou Le chat botté

CONTE

1 -- Un Meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son Moulin, son Âne, et son Chat. Les partages furent bientôt faits, ni le Notaire, ni le Procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre *patrimoine*. L'aîné eut le Moulin, le second eut l'Âne, et le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot :

« Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux :

« *Ne vous affligez point*, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un Sac, et me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

2 -- Quoique le Maître du chat ne fût pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des Rats et des Souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère. Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis. À peine fut-il couché, qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat tirant aussitôt les cordons le prit et le tua *sans miséricorde*. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le Roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'Appartement de Sa Majesté, où étant entré il fit une grande révérence au Roi, et lui dit :

« Voilà, Sire, un Lapin de garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maître), m'a chargé de vous présenter de sa part.

- Dis à ton Maître, répondit le Roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert ; et lorsque deux Perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi, comme il avait fait avec le Lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux Perdrix, et lui fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au Roi du Gibier de la chasse de son Maître.

3 -- Un jour qu'il sut que le Roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle Princesse du monde, il dit à son Maître :

« Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le Marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le Roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toute sa force :

« Au secours, au secours, voilà Monsieur le Marquis de Carabas qui se noie ! »

À ce cri le Roi mit la tête à la portière, et reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du Gibier, il ordonna à ses Gardes qu'on allât vite au secours de Monsieur le Marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre Marquis de la rivière, le Chat s'approcha du Carrosse, et dit au Roi que dans le temps que son Maître se baignait, il était venu des Voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force ; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussitôt aux Officiers de sa Garde-robe d'aller *quérir* un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas.

4 -- Le Roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du Roi le trouva *fort à son gré* et le Comte de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards fort respectueux, et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son Carrosse, et qu'il fût de la promenade. Le Chat ravi de voir que son *dessein* commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des Paysans qui fauchaient un Pré, il leur dit :

« *Bonnes gens qui fauchez*, si vous ne dites au Roi que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le Roi ne manqua pas à demander aux Faucheux à qui était ce Pré qu'ils fauchaient. « C'est à Monsieur le Marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble car la menace du Chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage, dit le Roi au Marquis de Carabas.

- Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des Moissonneurs, et leur dit :

« Bonnes , gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le Roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenait tous les blés qu'il voyait. « C'est à Monsieur le Marquis de Carabas », répondirent les Moissonneurs, et le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat, qui allait devant le Carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le Roi était étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas.

5 -- Le maître Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maître était un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le Roi avait passé étaient de la dépendance de ce Château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son Château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer.

« On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'Animaux, que vous pouviez par exemple, vous transformer en Lion, en Éléphant?

- Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. » Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur.

« On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un Rat, en une Souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

- Impossible ? reprit l'Ogre, vous allez voir » et en même temps il se changea en une Souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus, et la mangea

6 -- Cependant le Roi, qui vit en passant le beau Château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du Carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant, et dit au Roi:

« Votre Majesté soit la bienvenue dans ce Château de Monsieur le Marquis de Carabas.

- Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le Roi, ce Château est encore à vous ! Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces Bâtimens qui l'environnent; voyons les dedans, s'il vous plaît. »

Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, et suivant le Roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande Salle où ils trouvèrent une magnifique *collation* que l'Ogre avait fait préparer pour ses amis qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le Roi y était. Le Roi charmé des bonnes qualités de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups :

« Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon *gendre*. »

Le Marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le Roi ; et dès le même jour épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ

*Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.*

AUTRE MORALITÉ

*Si le fils d'un Meunier, avec tant de vitesse,
Gagne le cœur d'une Princesse,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourants,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
N'en sont pas des moyens toujours indifférents.*

Charles Perrault, 1628 - 1703, Contes de ma mère l'Oye

Expliquer les mots :

Un patrimoine : toute la richesse d'une famille ; Ne vous affligez point : ne vous en faites-pas !

Sans miséricorde : sans pitié ! Il lui prit en gré : il eut envie. Quérir : aller chercher.

Fort à son gré : fort à son goût. Son dessein : son but, ses plans ... Une collation : un petit repas, un goûter ...

Le gendre : la mari de la fille. L'industrie : le travail, l'activité ...

Préciser les idées :

- En quel siècle a été écrit ce conte ?
- Que signifie la première morale ? Et la deuxième ?

Grammaire

Natures et fonctions

Révisions : Pour l'instant, nous connaissons trois sortes de mots : article, adjectif qualificatif, nom. Chacun d'eux a ses fonctions possibles. Un article sert toujours à déterminer un nom. Un nom n'est jamais épithète ... Utilisez ce tableau pour les exercices d'analyse.

Nature	Fonctions
Article	● Déterminant du nom « _____ »
Adjectif qualificatif	● Attribut du sujet « _____ » (avec un verbe d'état) ● Épithète du nom « _____ »
Nom	● Sujet du verbe « _____ » ● Attribut du sujet « _____ » (avec un verbe d'état) ● Complément du verbe « _____ » du nom « _____ »

Remarque : Nous connaissons aussi les pronoms personnels « je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles » qui sont toujours sujets.

Leçon

- Pour analyser un mot, il faut :
 - reconnaître sa nature (nom, adjectif qualificatif, article)
 - trouver le mot de la phrase qu'il précède, qu'il complète, qu'il accompagne ..
 - alors on reconnaît sa fonction

Exercices (oraux ou écrits)

97) Analyser les mots soulignés

Le chat botté est un animal intelligent. Il parle un bon français.

Le petit chaperon rouge traverse le bois.

Elle porte une galette et un petit pot de beurre à sa mère-grand.

Le grand méchante loup sonne à la porte.

98) Analyser les mots soulignés

Un Meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son Moulin, son Âne, et son Chat. Les partages furent bientôt faits, ni le Notaire, ni le Procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin, le second eut l'Âne, et le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot :

[...] « Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un Sac, et me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

99) Analyser les mots soulignés

Quoique le Maître du chat ne fit pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des Rats et des Souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère. Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac.

Conjugaison

Le passé simple (3ème groupe)

Le Roi vit en passant le beau Château de l'Ogre ; il voulut entrer dedans.
Le Chat entendit le carosse et dit au Roi
Le Chat devint grand Seigneur, et ne courut plus après les souris.

- Le passé simple des verbes du 3^{ème} groupe se forme en **-it, -int** ou **-ut**

Conjugaison du passé simple

Vouloir	Voir	Entendre	Devenir
Je voul us	Je v is	Je entend is	Je dev ins
Tu voul us	Tu v is	Tu entend is	Tu dev ins
Il voul ut	Il v it	Il entend it	Il dev int
Nous voul ûmes	Nous v îmes	Nous entend îmes	Nous dev îmes
Vous voul ûtes	Vous v îtes	Vous entend îtes	Vous dev îtes
Ils voul urent	Ils v irent	Ils entend irent	Ils dev inrent

Remarque :

Venir, tenir et tous les verbes de leur familles (revenir, détenir ...) font leur passé simple en **-int**

Apercevoir : il aperçut / Lire : il lut / plaire : il plut / boire : il but / savoir : il sut / connaître : il connut

Exercices

100) Conjuguer au passé simple

Boire – voir – concevoir – faire – vivre – naître (Un prince naquit un jour ...) -

101) Au début de l'exercice, dans chaque phrase, un verbe est à l'imparfait, l'autre au passé simple.

Au bout de trois phrases, cela se complique un peu, mais c'est assez facile.

Un roi et une reine (vivre) heureux dans leur château, mais un grand malheur (arriver).

Ils (oublier) toujours d'inviter le sorcier du village voisin ; alors il leur (jeter) un sort.

Le bonheur du royaume (disparaître) car toutes les nuits, des chauve-souris (envahir) les rêves des gens. Personne ne (dormir) plus.

Or un jeune homme venu d'un pays lointain (demander) à dormir au château.

Il (voir) les gens épuisés et leur (demander) ce qui les (fatiguer) ainsi.

Ils (répondre) que des chauves-souris (hanter) leurs rêves.

Le jeune homme, qui (être) professeur de biologie spécialiste de la pipistrelle, leur (apprendre) à reconnaître toutes les espèces de chauve-souris, leurs moeurs et leurs habitudes.

Et tout le monde se (remettre) à bien dormir, en faisant de beaux rêves peuplés de jolies chauve-souris.

Vocabulaire - Rédaction

Le petit chaperon rouge

CONTE

Il était une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit :

« Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade, porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait ; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit :

« Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma Mère lui envoie.

- Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

- Oh ! oui, dit le Petit Chaperon rouge, c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Village.

- Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin ici, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la Mère-grand ; il heurte : Toc, toc.

« Qui est là ?

- C'est votre fille le Petit Chaperon rouge (dit le Loup, en contrefaisant sa voix) qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. »

La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien ; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le Petit Chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte. Toc, toc.

« Qui est là ? »

Le Petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grand était enrhumée, répondit :

« C'est votre fille le Petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. »

Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. »

Le Petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit :

« Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ?

- C'est pour mieux t'embrasser, ma fille.

- Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ?

- C'est pour mieux courir, mon enfant.

- Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ?

- C'est pour mieux écouter, mon enfant.

- Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ?

- C'est pour mieux voir, mon enfant.

- Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ?

- C'est pour te manger. »

Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

*On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le Loup mange.
Je dis le Loup, car tous les Loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles;
Mais hélas ! qui ne sait que ces Loups doucereux,
De tous les Loups sont les plus dangereux.*

Charles Perrault, 1628 - 1703, Contes de ma mère l'Oye

Vocabulaire

Expliquer les mots : Le chaperon lui seyait si bien ... lui allait si bien. Tire la bobinette et la chevillette cherra. Cherra : tombera ; c'est le verbe choir, qui veut dire tomber, au futur. Accorte : agréable, jolie. Sans fiel : sans méchanceté. Le courroux : la colère bruyante. Complaisants. Très gentils, très plaisants avec vous, trop ... Doucereux : trop doux pour être honnête.

Préciser les idées : Que raconte ce conte ? Que dit la moralité ?

• **Le suffixe eux (ou -ieux) sert à fabriquer des adjectifs**
la valeur -> valeureux / le danger -> dangereux / la douceur -> doucereux

102) Fabriquer des adjectifs qualificatifs :
la boue / le venin / l'audace / la pluie / la saveur / la joie / le prix (aide : une pierre ...) / la pierre / les nuages / l'orgueil / l'harmonie / la grâce / ...

• **Le préfixe com (ou con, col, co) : avec, ensemble**
complaisant : plaisant avec – convaincu : vaincu ensemble ...

103) Construire de mots nouveaux avec com – con- col- co- et utiliser dans une phrase (ou expliquer)
un citoyen – opérer – les héritiers – les disciples – courir – casser (des pierres) – prendre – fraternel – les fondateurs – la propriété – la location (les locataires) – l'existence – le père – la mère

Rédaction.

Les contes sont au passé simple. Ils racontent des histoires toutes simples, qui finissent bien ou qui finissent mal. Souvent le héros gagne, épouse la princesse, ou la jeune fille seule et délaissée épouse le prince ...

En général, quand ils veulent quelque chose, cela arrive mais par hasard ou par magie ...

Sujet

Un conte

Orthographe

- Les noms féminins en qui finissent par **-té** et **-tié** ne prennent pas de **-e**
 - sauf les noms de contenu : une potée, une fourchettée, ...
 - et la jetée, la dictée, la portée, la pâtée (du chien),

- Le verbe à l'infinitif est invariable.
- Le participe passé employé comme adjectif s'accorde comme un adjectif

Lectures supplémentaires

La princesse au petit pois

Il était une fois un prince qui voulait épouser une princesse, mais une vraie princesse. Il fit le tour de la terre pour en trouver une mais il y avait toujours quelque chose qui clochait ; des princesses, il n'en manquait pas, mais étaient-elles de vraies princesses ? C'était difficile à apprécier, toujours une chose ou l'autre ne lui semblait pas parfaite. Il rentra chez lui tout triste, il aurait tant voulu avoir une véritable princesse.

Un soir, par un temps affreux, éclairs et tonnerre, cascade de pluie que c'en était effrayant, on frappa à la porte de la ville et le vieux roi lui-même alla ouvrir.

C'était une princesse qui était là dehors. Mais grands dieux ! de quoi avait-elle l'air dans cette pluie, par ce temps ! L'eau coulait de ses cheveux et de ses vêtements, entrainé par la pointe de ses chaussures et ressortait par le talon ... et elle prétendait être une véritable princesse !

- Nous allons bien voir ça, pensait la vieille reine, mais elle ne dit rien. elle alla dans la chambre à coucher, retira la literie et mit un petit pois au fond du lit ; elle prit ensuite vingt matelas qu'elle empila sur le petit pois et, par-dessus, elle mit encore vingt édredons en plumes d'eider. C'est là-dessus que la princesse devrait coucher cette nuit-là.

Au matin, on lui demanda comment elle avait dormi.

- Affreusement mal, répondit-elle, je n'ai presque pas fermé l'oeil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans ce lit. J'étais couchée sur quelque chose de si dur que j'en ai des bleus et des noirs sur tout le corps ! C'est terrible !

Alors, ils reconnurent que c'était une vraie princesse puisque, à travers les vingt matelas et les vingt édredons en plume d'eider, elle avait senti le petit pois. Une peau aussi sensible ne pouvait être que celle d'une authentique princesse.

Le prince la prit donc pour femme, sûr maintenant d'avoir une vraie princesse et le petit pois fut exposé dans le cabinet des trésors d'art, où on peut encore le voir si personne ne l'a emporté.

Et ceci est une vraie histoire.

Hans Christian Andersen

Les habits neufs de l'empereur

Il y a de longues années, vivait un empereur qui aimait plus que tout les habits neufs, qu'il dépensait tout son argent pour être bien habillé. Il ne se souciait pas de ses soldats, ni du théâtre, ni de ses promenades dans les bois, si ce n'était pour faire le montre de ses vêtements neufs. Il avait un costume pour chaque heure de chaque jour de la semaine et tandis qu'on dit habituellement d'un roi qu'il est au conseil, on disait toujours de lui :

"L'empereur est dans sa garde-robe!"

Dans la grande ville où il habitait, la vie était gaie et chaque jour beaucoup d'étrangers arrivaient. Un jour, arrivèrent deux escrocs qui affirmèrent être tisserands et être capables de pouvoir tisser la plus belle étoffe que l'on pût imaginer. Non seulement les couleurs et le motif seraient exceptionnellement beaux, mais les vêtements qui en seraient confectionnés posséderaient l'étonnante propriété d'être invisibles aux yeux de ceux qui ne convenaient pas à leurs fonctions ou qui étaient simplement idiots.

"Ce serait des vêtements précieux", se dit l'empereur. "Si j'en avais de pareils, je pourrais découvrir qui, de mes sujets, ne sied pas à ses fonctions et départager les intelligents des imbéciles ! Je dois sur le champ me faire tisser cette étoffe!" Il donna aux deux escrocs une avance sur leur travail et ceux-ci se mirent à l'ouvrage.

Ils installèrent deux métiers à tisser, mais ils firent semblant de travailler car il n'y avait absolument aucun fil sur le métier. Ils demandèrent la soie la plus fine et l'or le plus précieux qu'ils prirent pour eux et restèrent sur leurs métiers vides jusqu'à bien tard dans la nuit.

"Je voudrais bien savoir où ils en sont avec l'étoffe!", se dit l'empereur. Mais il se sentait mal à l'aise à l'idée qu'elle soit invisible aux yeux de ceux qui sont sots ou mal dans leur fonction. Il se dit qu'il n'avait rien à craindre pour lui-même, mais préféra dépêcher quelqu'un d'autre pour voir comment cela se passait. Chacun dans la ville connaissait les qualités exceptionnelles de l'étoffe et tous étaient avides de savoir combien leur voisin était inapte ou idiot.

"Je vais envoyer mon vieux et honnête ministre auprès des tisserands", se dit l'empereur. "Il est le mieux à même de juger de l'allure de l'étoffe; il est d'une grande intelligence et personne ne fait mieux son travail que lui!"

Le vieux et bon ministre alla donc dans l'atelier où les deux escrocs étaient assis, travaillant sur leurs métiers vides. "Que Dieu nous garde!", pensa le ministre en écarquillant les yeux. "Je ne vois rien du tout!" Mais il se

garda bien de le dire.

Les deux escrocs l'invitèrent à s'approcher et lui demandèrent si ce n'étaient pas là en effet un joli motif et de magnifiques couleurs. Puis, ils lui montrèrent un métier vide. Le pauvre vieux ministre écarquilla encore plus les yeux, mais il ne vit toujours rien, puisqu'il n'y avait rien. "Mon Dieu, pensa-t-il, serais-je sot? Je ne l'aurais jamais cru et personne ne devrait le savoir! Serais-je inapte à mon travail? Non, il ne faut pas que je raconte que je ne peux pas voir l'étoffe.

"Eh bien, qu'en dites-vous ?", demanda l'un des tisserands.

"Oh, c'est ravissant, tout ce qu'il y a de plus joli !", répondit le vieux ministre, en regardant au travers de ses lunettes. "Ce motif et ces couleurs! Je ne manquerai pas de dire à l'empereur que tout cela me plaît beaucoup!"

"Nous nous en réjouissons!", dirent les deux tisserands. Puis, ils nommèrent les couleurs et discutèrent du motif. Le vieux ministre écouta attentivement afin de pouvoir lui-même en parler lorsqu'il serait de retour auprès de l'empereur; et c'est ce qu'il fit.

Les deux escrocs exigèrent encore plus d'argent, plus de soie et plus d'or pour leur tissage. Ils mettaient tout dans leurs poches et rien sur les métiers; mais ils continuèrent, comme ils l'avaient fait jusqu'ici, à faire semblant de travailler.

L'empereur envoya bientôt un autre honnête fonctionnaire pour voir où en était le travail et quand l'étoffe serait bientôt prête. Il arriva à cet homme ce qui était arrivé au ministre: il regarda et regarda encore, mais comme il n'y avait rien sur le métier, il ne put rien y voir.

"N'est-ce pas là un magnifique morceau d'étoffe?", lui demandèrent les deux escrocs en lui montrant et lui expliquant les splendides motifs qui n'existaient tout simplement pas.

"Je ne suis pas sot, se dit le fonctionnaire; ce serait donc que je ne conviens pas à mes fonctions? Ce serait plutôt étrange, mais je ne dois pas le laisser paraître!" Et il fit l'éloge de l'étoffe, qu'il n'avait pas vue, puis il exprima la joie que lui procuraient les couleurs et le merveilleux motif. "Oui, c'est tout-à-fait merveilleux!", dit-il à l'empereur.

Dans la ville, tout le monde parlait de la magnifique étoffe, et l'empereur voulu la voir de ses propres yeux tandis qu'elle se trouvait encore sur le métier. Accompagné de toute une foule de dignitaires, dont le ministre et le fonctionnaire, il alla chez les deux escrocs, lesquels s'affairaient à tisser sans le moindre fil.

"N'est-ce pas magnifique?", dirent les deux fonctionnaires qui étaient déjà venus. "Que Votre Majesté admire les motifs et les couleurs!" Puis, ils montrèrent du doigt un métier vide, s'imaginant que les autres pouvaient y voir quelque chose.

"Comment!, pensa l'Empereur, mais je ne vois rien! C'est affreux! Serais-je sot? Ne serais-je pas fait pour être empereur? Ce serait bien la chose la plus terrible qui puisse jamais m'arriver."

"Magnifique, ravissant, parfait, dit-il finalement, je donne ma plus haute approbation!" Il hocha la tête, en signe de satisfaction, et contempla le métier vide; mais il se garda bien de dire qu'il ne voyait rien. Tous les membres de la suite qui l'avait accompagné regardèrent et regardèrent encore; mais comme pour tous les autres, rien ne leur apparût et tous dirent comme l'empereur: "C'est véritablement très beau !" Puis ils conseillèrent à l'Empereur de porter ces magnifiques vêtements pour la première fois à l'occasion d'une grande fête qui devrait avoir lieu très bientôt.

Merveilleux était le mot que l'on entendait sur toutes les lèvres, et tous semblaient se réjouir. L'empereur décora chacun des escrocs d'une croix de chevalier qu'ils mirent à leur boutonnière et il leur donna le titre de gentilshommes tisserands.

La nuit qui précéda le matin de la fête, les escrocs restèrent à travailler avec seize chandelles. Tous les gens pouvaient se rendre compte du mal qu'ils se donnaient pour terminer les habits de l'empereur. Les tisserands firent semblant d'enlever l'étoffe de sur le métier, coupèrent dans l'air avec de gros ciseaux, cousirent avec des aiguilles sans fils et dirent finalement: "Voyez, les habits neufs de l'empereur sont à présent terminés !"

"Voyez, Majesté, voici le pantalon, voilà la veste, voilà le manteau!" et ainsi de suite. "C'est aussi léger qu'une toile d'araignée; on croirait presque qu'on n'a rien sur le corps, mais c'est là toute la beauté de la chose!"

"Oui, oui !", dirent tous les courtisans, mais ils ne pouvaient rien voir, puisqu'il n'y avait rien.

"Votre Majesté Impériale veut-elle avoir l'insigne bonté d'ôter ses vêtements afin que nous puissions lui mettre les nouveaux, là, devant le grands miroir !"

L'empereur enleva tous ses beaux vêtements et les escrocs firent comme s'ils lui enfilaient chacune des pièces du nouvel habit qui, apparemment, venait tout juste d'être cousu. L'empereur se tourna et se retourna devant le miroir.

"Dieu ! comme cela vous va bien. Quels dessins, quelles couleurs", s'exclamait tout le monde.

"Ceux qui doivent porter le dais au-dessus de Votre Majesté ouvrant la procession sont arrivés", dit le maître des cérémonies.

"Je suis prêt", dit l'empereur. "Est-ce que cela ne me va pas bien ? Et il en se tourna encore une fois devant le miroir, car il devait faire semblant de bien contempler son costume.

Les chambellans qui devaient porter la traîne du manteau de cour tâtonnaient de leurs mains le parquet, faisant semblant d'attraper et de soulever la traîne. Ils allèrent et firent comme s'ils tenaient quelque chose dans les airs; ils ne voulaient pas risquer que l'on remarquât qu'ils ne pouvaient rien voir.

C'est ainsi que l'Empereur marchait devant la procession sous le magnifique dais, et tous ceux qui se trouvaient dans la rue ou à leur fenêtre disaient: "Les habits neufs de l'empereur sont admirables ! Quel manteau avec traîne de toute beauté, comme elle s'étale avec splendeur !" Personne ne voulait laisser paraître qu'il ne voyait rien, puisque cela aurait montré qu'il était incapable dans sa fonction ou simplement un sot. Aucun habit neuf de l'empereur n'avait connu un tel succès.

"Mais il n'a pas d'habit du tout !", cria un petit enfant dans la foule.

"Entendez la voix de l'innocence!", dit le père; et chacun murmura à son voisin ce que l'enfant avait dit.

Puis la foule entière se mit à crier: "Mais il n'a pas d'habit du tout!" L'empereur frissonna, car il lui semblait bien que le peuple avait raison, mais il se dit: "Maintenant, je dois tenir bon jusqu'à la fin de la procession." Et le cortège poursuivit sa route et les chambellans continuèrent de porter la traîne, qui n'existait pas.

Hans Christian Andersen

Le Chêne et le Roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Jean de la Fontaine



Lecture

Une partie de pelote basque

1. — Le moindre hameau, au pays basque, a sa place pour le jeu de paume, grande, soigneusement tenue, en général près de l'église, sous des chênes. Et au fond, le vieux mur monumental se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper....

Tandis que les gradins s'emplissent, elle reste vide encore, la place dallée que remplissent les herbes, et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée....

2. — Enfin ils entrent dans l'arène, les pelotaris, les six champions parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups; les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige, et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange. A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras; c'est avec ce gant qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, une petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois....

Maintenant, ils essaient leurs balles, choisissant les meilleures, dégourdissant par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes....

3 — Et la partie commence au mélancolique soir. La balle, lancée à tours de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la rapidité d'un boulet. Ce mur du fond s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, petits basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir qui, tout à l'heure vont se précipiter comme un vol d'oiseaux pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

4. — Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir... D'instant en instant, clac! toujours le coup de fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée.... Clac! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois, les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir : on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais : et clac ! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va refrapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.

5. — Le soir tombe, tombe....

Le dernier coup, le soixantième point.... Il est pour Ramuntcho, et voici la partie gagnée! Alors, c'est un subit écroulement, dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre; ils se pressent autour des joueurs qui viennent de s'immobiliser dans des attitudes lassées

Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

Pierre Loti — *Ramuntcho* (Calmann-Lévy, édit.).

Expliquer les mots : - monumental – les gradins – une soutane – lestes – les pelotaris – un litige
- des espadrilles

Préciser les idées : - Qu'est-ce que ce jeu de paume ? A-t-il un autre nom ? Comment y joue-t-on ?
- Avec quoi joue-t-on à la pelote basque ?

Grammaire : les propositions

Entraînement de rugby

Entraînement sous les projecteurs, devant une brochette de mordus. Les avants sont au joug, l'entraîneur aboie, la mêlée avance en dégageant de la buée. On entend les ahanements. Une mêlée au joug, c'est beau comme un attelage de boeufs sur une toile de Millet. Les piliers bien arqués, leur front de bison, leurs arcades proéminentes, le chou-fleur de leurs oreilles, pièce d'identité de l'avant dans tous les pays où l'on se fait plaisir à huit en se faisant très mal.

La séance de percussion entre deux pneus : toute la violence d'un être, toute la violence du monde condensée en une fraction de seconde. La haine absurde et sublime vouée à cette paire de pneus verticaux, figure symbolique de l'ennemi à venir. Ennemi est le mot juste. [...]

On répète les combinaisons de la touche, les renvois aux vingt-deux, aux cinquante, les pénalités à la main. On enroule et on déroule, on écarte, le ballon virevolte de main en main. On recentre, on crée un point de fixation. L'entraîneur hurle "Posez". On écarte à nouveau, c'est un ballet sur l'herbe grasse, une cérémonie rituelle.

Car enfin cette passe plongée ou vrillée du demi de mêlée, cette offrande sur un pas de l'ouvreur ou du centre, cette accélération de l'arrière intercalé, ce crochet ou ce recentrage au pied de l'ailier, on a vu ça des millions de fois.

Denis Tillinac -*Rugby Blues* (Folio-Essais)

Expliquer les mots : une brochette de mordus - les avants - le joug – des ahanements - les arcades proéminentes - le chou-fleur de leurs oreilles - une percussion - une cérémonie rituelle

Préciser les idées : Le récit de la partie de pelote basque, ou de l'entraînement de rugby ont tous deux un passage qui dit le plaisir du sport, du corps, de l'adresse, du jeu ...

Leçon

On entend les ahanements.

- Une proposition est un groupe de mots qui raconte quelque chose.
- en général une proposition est composée :
d'un sujet (*On*), d'un verbe (*entend*) et de compléments (*des ahanements*)

Les avants sont au joug, l'entraîneur aboie, la mêlée avance en dégageant de la buée.

- Une phrase est composée d'une ou de plusieurs propositions.
-pour les distinguer, il suffit de repérer les verbes conjugués, et de reconnaître ce qui 'va avec'. (*rappel* : *infinitif, participes passé et présent ne sont pas conjugués*)

Souligner les verbes conjugués de la phrase exemple. Combien de propositions dans la phrase exemple ? Lire la première proposition. La deuxième ... etc

Remarque : Il arrive souvent, surtout dans la littérature moderne, qu'une phrase n'ait pas de verbe :
Entraînement sous les projecteurs, devant une brochette de mordus.

La séance de percussion entre deux pneus.

On appelle ces phrases des phrases nominales : ce sont de simples groupes de noms. Les titres, par exemple, sont des phrases nominales.

On aurait pu écrire :

Les avants sont au joug. L'entraîneur aboie. La mêlée avance en dégageant de la buée.

- Lorsqu'une proposition a un sens par elle-même, qu'elle peut former une phrase à elle seule, on dit que c'est : une **proposition indépendante**.

Exercices (oraux ou écrits)

104) Souligner les verbes conjugués. Séparer les propositions d'un trait vertical. Puis, dans chaque proposition, écrivez un S sous le sujet, un V sous le verbe. (*début de l'ex. oralement, avec l'explication des pronoms sujets omis pour éviter les répétitions : ils sont « sous-entendus »*)

Le serveur de l'équipe bleue s'élance du fond de la salle, il prend son élan, il lance le ballon au dessus de lui, saute haut et loin, le frappe au plus haut de sa course et retombe directement à sa place, prêt à jouer.

La balle décrit une longue courbe tendue, elle frôle le filet et redescend obliquement vers le sol, juste à l'endroit vide.

Les adversaires sont prêts, rangés en arc de cercle, les genoux pliés, tendus, attentifs.

L'un deux plonge vers la balle, les deux mains en avant, l'une dans l'autre.

Il la frappe par en dessous, juste au dernier moment.

La balle remonte verticalement, un autre joueur la relance d'une frappe à deux mains au dessus de la tête.

Le ballon blanc monte en cloche, puis redescend mollement de leur côté du filet.

Le troisième joueur s'est déjà élancé du fond du terrain, il saute très haut, juste sous la descente du ballon puis il le frappe très haut, très fort.

La balle franchit le filet, mais un des bleus s'est déjà jeté dessous et il la rattrape à deux mains, la relance verticalement et le jeu continue ainsi.

Une récupération, une passe en cloche, et vlan, la troisième frappe claque fort et franchit le filet.

105) Souligner les verbes conjugués. Séparer les propositions d'un trait vertical. Puis, dans chaque proposition, écrivez un S sous le sujet, un V sous le verbe.

Les avants sont au joug, l'entraîneur aboie, la mêlée avance en dégageant de la buée.

On entend les ahanements.

Une mêlée au joug, c'est beau comme un attelage de boeufs sur une toile de Millet.

106) Souligner les verbes conjugués. Séparer les propositions d'un trait vertical. Puis, dans chaque proposition, écrivez un S sous le sujet, un V sous le verbe.

Ennemi est le mot juste.

On répète les combinaisons de la touche, les renvois aux vingt-deux, aux cinquante, les pénalités.

On enroule et on déroule, on écarte, le ballon virevolte de main en main.

On recentre, on crée un point de fixation.

L'entraîneur hurle "Posez".

On écarte à nouveau, c'est un ballet sur l'herbe grasse, une cérémonie rituelle.

107) Analyser les mots soulignés dans l'exercice 104.

Conjugaison

Le futur simple

Quatrième journée du Top 14 : **Perpignan en quête d'une première victoire**

• Avec deux défaites et un nul, Perpignan attend toujours un premier succès. Les Catalans tenteront de le décrocher sur le terrain de Castres, également en mauvaise posture. Mais ils ne pourront pas encore compter sur le Sud-Africain Percy Montgomery, la recrue tant attendue. L'arrière champion du monde débarque ce matin à l'aéroport de Perpignan. Autre équipe en difficulté, Brive espère profiter de la venue de Montpellier pour enrayer la « *spirale négative* ». le manager du CAB, Laurent Seigne espère que ce match lancera leur saison. Le choc de cette 4^e journée aura lieu en Isère où Bourgoin, surprenant 3^e et seule équipe encore invaincue avec Toulouse, défiera Clermont, le finaliste du dernier championnat.

Aujourd'hui à 15 heures : Bayonne (6) - Biarritz (9) sur Canal+. **À 17 h 30** : Brive (13) -Montpellier (7) ; Toulouse (1) -Albi (8) ; Castres (10) - Perpignan (12);_Auch (14) - Mon-tauban (2). **À 20 h 30** : Bourgoin (3) - Clermont (5) sur Canal + Sport.

D'après David Reyrat(?), page des sports, Le Figaro, samedi 1er décembre 2007

- Le futur raconte les actions à venir.

Conjugaison du futur simple

1er gr. : tomber	2 ^{ème} gr.: bondir	3 ^{ème} gr: prendre	avoir	être
Je tomber ai	Je bondir ai	Je prendr ai	J' aur ai	Je ser ai
Tu tomber as	Tu bondir as	Tu prendr as	Tu aur as	Tu ser as
Il tomber a	Il bondir a	Il prendr a	Il aur a	Il ser a
Nous tomber ons	Nous bondir ons	Nous prendr ons	Nous aur ons	Nous serons
Vous tomber ez	Vous bondir ez	Vous prendr ez	Vous aur ez	Vous serez
Ils tomber ont	Ils bondir ont	Ils prendr ont	Ils aur ont	Ils ser ont

- Le futur simple de l'indicatif se construit avec le **verbe à l'infinitif** et la terminaison **ai, as, a, ons, ez, ont**

Remarque : Donc, jouer au futur fait : « je jouerai » – avouer au futur fait : « j'avouerais ». Les verbes en -ouer , en -uer (remuer) et en -ier (défier) gardent le -e de l'infinitif dans leur futur.

Exercices

108) Retrouver les verbes au futur simple du paragraphe 4 du texte de Pierre Loti, et leur sujet.
Expliquer pourquoi ils sont au futur simple.

109) Conjuguer au futur.

- être riche – travailler sérieusement – ne plus bavarder ;-)- louer un appartement -

110) Réécrire ce texte au futur.

***VOILE.** Heureux Francois N. Le skipper du trimaran Isolde échappe cette année au Salon nautique qui ouvre ses portes, à la porte de Versailles à Paris. Le Breton file sur la route du record du tour du monde en solo. Il a coupé hier (**demain**) matin l'Equateur. Ensuite, il descend droit au sud de l'Afrique, puis il remonte par l'océan indien. Ses admirateurs l'attendent à Porthmouth à la fin du mois.*

Vocabulaire - Rédaction

Pelote basque

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempe de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir."... D'instant en instant, clac! toujours le coup de fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée.... Clac! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois, les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir : on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais : et clac ! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va refrapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.

Entraînement de rugby

On répète les combinaisons de la touche, les renvois aux vingt-deux, aux cinquante, les pénalités à la main. On enroule et on déroule, on écarte, le ballon virevolte de main en main. On recentre, on crée un point de fixation. L'entraîneur hurle "Posez". On écarte à nouveau, c'est un ballet sur l'herbe grasse, une cérémonie rituelle.

Car enfin cette passe plongée ou vrillée du demi de mêlée, cette offrande sur un pas de l'ouvreur ou du centre, cette accélération de l'arrière intercalé, ce crochet ou ce recentrage au pied de l'ailier, on a vu ça des millions de fois.

Et trois – zéro

Alors que le temps réglementaire s'achève, Denilson oblige Thuram à concéder un énième corner côté gauche. Mais mal tiré, le corner est récupéré par Christophe Dugarry qui peut amorcer la contre-attaque. Dugarry sert Vieira, qui passe immédiatement à Petit lancé seul vers le but brésilien. La frappe croisée de Petit évite Taffarel parti à sa rencontre et termine dans les filets. 3-0. La France devient championne du monde de football pour la première fois de son histoire.

Le troisième but inscrit par Emmanuel Petit lors de cette finale est aussi le 1000^{ème} but inscrit de l'histoire des bleus.

récit d'un match de coupe du monde emprunté à Wikipedia

Expliquer les mots : une frappe croisée – une passe plongée - un recentrage - une accélération - un heurt terrible - au vol - une merveilleuse précision de coup d'œil - une vitesse de boulet - un coup de fouet - la force déployée - le ballon virevolte de main en main

Préciser les idées : Avez-vous eu quelquefois le sentiment de bien jouer, à la balle au prisonnier, au foot. Quels sont les termes qui décrivent la satisfaction de Ramuntcho qui, aujourd'hui, sent qu'il joue très bien.

Vocabulaire

On enroule et on déroule

• **Le préfixe -en -ou -em-**: (dans). Enfermer, emprisonner

111) Expliquer les expressions suivantes :

encadrer un tableau – enfourner le gâteau – entourer la bonne réponse – encercler ses adversaires – ensemençer un champ – emballer la marchandise - la rivière s'est ensablée – envelopper -... (à vous)

Rédaction.

C'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir.

Les verbes qui disent l'action du corps.

Bondir, sauter, plonger, s'élançer, se détendre, courir, trotter, heurter ... (à vous)

Les verbes qui décrivent les actions sportives

Feinter, dribbler, passer, tirer, arrêter, éviter, attaquer, défendre, contrer, on enroule et on déroule, on écarte, le ballon virevolte, on recentre ...

Les noms du sport : les postes au rugby : pilier, talonneur, avants, arrières ... Le coup-franc, le corner, le pénalty, l'avant-centre, ... les joueurs, les adversaires, l'équipe opposée, mon vis-à-vis, le goal d'en face ...

Sujet

Une partie de ... - Racontez un jeu de cour d'école, un match d'un jeu ou d'un sport que vous aimez.

Orthographe

- Les noms féminins en « i », comme la pluie s'écrivent - **ie**
sauf *la brebis, la souris, la fourmi, la nuit, la perdrix*

- **Révisions** : l'infinif des verbes du 1er G. est en **er**
Le participe passé, souvent employé comme adjectif qualificatif, s'écrit :
-é (ou -ée, ou -és, ou -ées, car il s'accorde comme un adj. qual)

Lecture supplémentaire

Méticuleux

Ce sera samedi matin. Vous aurez descendu les escaliers du garage avec prudence pour ne pas glisser sur vos cale-pédales. Vous aurez enfilé vos gants sans doigts, bourré les poches de votre maillot de pastilles de glucose et de barres de Muesli. Pour éviter les coups de froid, vous aurez enfilé un bonnet de laine avec le projet de l'ôter bientôt. Vous aurez vérifié que vous portez bien votre nom et votre adresse brodés sur votre poitrine, à côté de votre groupe sanguin. L'atmosphère sera toute parfumée de l'embrocation que vous aurez soigneusement passée sur vos cuisses et vos mollets.

Vous décrocherez votre bicyclette des deux pitons gainés de plastique qui la tiennent contre le mur. Ce sera une très belle bicyclette en alliage léger avec des roues à vingt-huit rayons, des freins et des dérailleurs Campagnolo, une selle Turbo et un guidon 3T. Elle sera rouge et la fourche chromée, elle sera neuve ou, sinon, elle aura appartenu à un coureur et n'aura fait qu'une saison. La veille, vous aurez collé des boyaux (très secs) de 240 g. Vous les gonflerez.

Vous montez en selle et c'est là que vous devez, à tout prix, exercer votre réflexion. Vous suivez votre programme. Ce premier quart d'heure conditionnera toute votre journée. Vous mettez, pour commencer, un petit braquet : 42x17 fera l'affaire. Et vous partez, tranquillement, rejoindre la route départementale où vous avez vos habitudes. Ne vous laissez pas aller à la tentation d'accélérer le mouvement, ne faites pas le chien fou; vous êtes tout gaillard d'avoir bien dormi et pris un copieux petit déjeuner, mais ne gaspillez pas vos forces. Les efforts à froid sont des gouffres, les risques de contractures et de problèmes tendineux sont innombrables. Prudence, donc, et régularité. A l'occasion, comptez le nombre de tours de pédales que vous faites à la minute et contrôlez le rythme de votre cœur.

Résistez, dans la petite côte, ne vous dressez pas sur les pédales pour avaler l'obstacle; s'il le faut, changez le braquet (42x18 ou 42x19). Résistez encore : ne tentez pas de sauter dans la roue des cyclistes qui vous doublent, ou ils sont déjà chauds ou ils sont encore fous. Murez-vous en vous-même, repliez-vous sur la régularité de votre effort, ne voyez rien au-dehors, n'entendez aucun bruit.

Au bout de trois kilomètres de route plate, vous commencez à monter en température; au cinquième, vous avez déjà de bonnes sensations, patientez encore deux de plus.

Accordez-vous le 42x16 et enrroulez-le un petit demi-ton au-dessus.

Et c'est ainsi que vous vous retrouvez parfaitement chaud, parfaitement actif, magnifiquement prêt à l'effort, le vrai.

[...]

Paul Fournel, « Les athlètes dans leur tête », Seuil 1994



Lecture

Entrée en scène d'une poupée

1. — La file de boutiques en plein vent qui partait de l'église se développait, on s'en souvient, jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain des bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes illuminées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en ce moment chez Thénardier, faisait « un effet magique ». En revanche, on ne voyait pas une étoile au ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bibeloterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier rang, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de près de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail. Tout le jour, cette merveille avait été étalée à l'ébahissement des passants de moins de dix ans, sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une mère assez riche, ou assez *prodigue*, pour la donner à son enfant. Eponine et Azelma avaient passé des heures à la contempler et Cosette elle-même, furtivement, il est vrai, avait osé la regarder.

2. — Au moment où Cosette sortit, son seau à la main, si *morne* et si *accablée* qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur cette prodigieuse poupée, vers *la dame*, comme elle l'appelait. La pauvre enfant s'arrêta pétrifiée. Elle n'avait pas encore vu cette poupée de près. Toute cette boutique lui semblait un palais ; cette poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. C'étaient la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui apparaissaient dans une sorte de rayonnement *chimérique* à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. Cosette mesurait avec cette *sagacité* naïve et triste de l'enfance l'*abîme* qui la séparait de cette poupée. Elle se disait qu'il fallait être reine ou au moins princesse pour avoir une « chose » comme cela. Elle considérait cette belle robe rose, ces beaux cheveux lisses, et elle pensait : Comme elle doit être heureuse, cette poupée-là ! Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le Père éternel.

Dans cette adoration, elle oubliait tout, même la commission dont elle était chargée. Tout à coup, la voix rude de la Thénardier la rappela à la réalité : -- Comment, péronnelle, tu n'es pas partie ! Attends ! je vais à toi ! Je vous demande un peu ce qu'elle fait là ! Petit monstre, va !

La Thénardier avait jeté un coup d'oeil dans la rue et aperçu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant les plus grands pas qu'elle pouvait.

La petite toute seule

3. — Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du village qui est près de l'église, c'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller puiser de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Tant qu'elle fut dans la ruelle du boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine émotion la gagnait, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. Il n'y avait plus personne dans les rues. Pourtant, elle rencontra une femme qui se retourna en la voyant passer et qui resta immobile, marmottant entre ses lèvres : Mais où peut donc aller cet enfant ? Est-ce que c'est un enfant-garou ? Puis la femme reconnut Cosette. — Tiens, dit-elle, c'est l'Alouette !

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait bien souvent le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Un reste d'instinct la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une étroite cuve naturelle creusée par l'eau dans un sol glaiseux, profonde d'environ deux pieds, entourée de mousses et de ces grandes herbes gaufrées qu'on appelle collerettes de Henri IV, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit tranquille.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Il faisait très noir, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait

ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fit pas attention que la poche de son tablier se vidait dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette ne la vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

4. — Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée de lassitude. Elle eût bien voulu repartir tout de suite ; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisir par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la gagnait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son œil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir là à la même heure le lendemain.

Alors, par une sorte, d'instinct, pour sortir de cet état singulier qu'elle ne comprenait pas, mais qui l'effrayait, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et, quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la perception vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir ; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids du seau tendait et roidissait ses bras maigres ; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées ; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues.

5. — Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher entre chaque le plus longtemps possible. Elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était *harassée* de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaigner qu'elle connaissait, elle fit une dernière halte plus longue que les autres pour se bien reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : O mon Dieu ! mon Dieu !

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.

Victor Hugo - « Les misérables »

Expliquer les mots : *l'ébahissement* : ébahi = étonné, bouche bée ... *prodigue* : dépensier, qui gaspille un peu d'argent. *Morne* : abattu par la tristesse *accablée* : abattue *chimérique* : rêvé *la sagacité* : intelligence *un abîme* : un gouffre très profond. *Harassée* : épuisée, très fatiguée.

Préciser les idées : 1) Qu'est-ce que des choses magnifiques en fer-blanc ? 3) Finalement, où est la pièce de monnaie destinée à payer le pain ? 5) Qu'est-ce que cette main ?

Grammaire

Le complément d'objet direct

La dernière baraque était une boutique de bimboloterie.

Le poids du seau raidissait ses bras maigres. Une main saisit l'anse du seau.

Explications : Pour chaque verbe conjugué, trouver son sujet.

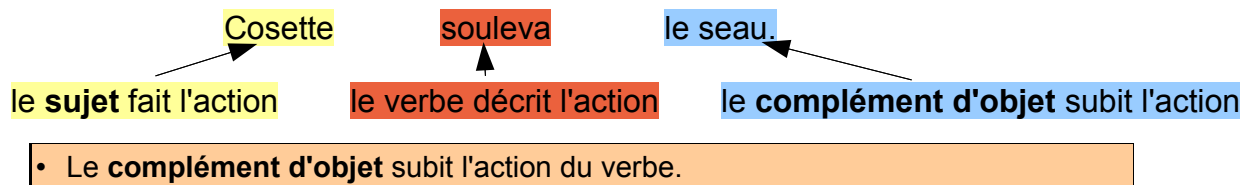
Analyser boutique. Bien regarder le verbe. La baraque et la boutique sont la même chose.

Dans une phrase avec un verbe d'état, le **sujet** et l'**attribut du sujet** sont la même chose.

Analyser bras, puis anse. Bien regarder les verbes. Le poids du seau et les bras de la fillette sont-ils le même objet ? La main est-elle le même objet que l'anse du seau ? Qu'est-ce qui agit, la main, ou l'anse du seau ? Qu'est-ce qui subit l'action ? Quel est l'objet de l'action ?

Leçon

Dans une phrase avec un verbe d'action,



Remarque: Lorsqu'aucun mot n'est nécessaire pour 'attacher' le complément d'objet au verbe on dit qu'il est direct : **complément d'objet direct**. Pour l'instant, nous n'étudions que ces compléments d'objet là.

Remarque : Si on est certain que le verbe n'est pas un verbe d'état (être, sembler, paraître ...), on peut trouver le complément d'objet direct en posant la question 'quoi' après le verbe. : *Cosette souleva 'quoi' ? Le seau ! La main saisit 'quoi' ? L'anse !*

Exercices (oraux ou écrits)

112) Trouver si les noms soulignés sont Complément d'Objet Direct ou Attribut du sujet
Les garçons aiment le foot. Les filles sont des toupies. Les chiens mangent des os. Le vendeur est un homme très grand. La petite fille porte un panier. Ce frelon asiatique semble un danger pour les ruches. Papa fait la vaisselle et maman lit le journal. Les enfants sont de bons élèves.

113) Trouver si les noms soulignés sont des Complément d'Objet Direct d'un verbe, ou bien des compléments d'un nom
Le chien mange les restes de notre repas. Le soleil du matin réchauffe la façade. Mes parents préparent la fête de Noël. Je mange un gâteau au chocolat Craque une allumette et allume les bougies. Le temps d'une course et je reviens. Les roues du vélo neuf sont trop grandes.

114) Trouver si les noms soulignés sont des Complément d'Objet Direct du verbe ou pas
Prenez votre temps. Les enfants installent les bougies sur le sapin. Ils posent les guirlandes sur les branches. Le papa a installé le sapin dans une caisse. Maman pose la grosse étoile au sommet.

115) Analyser les mots soulignés -attention aux attributs du sujet-
Cosette souleva le seau. Elle attrapa le petit chêne penché. Sa poche était mal fermée. La pièce tomba dans la mare. L'eau éclaboussait ses genoux. Elle était froide. La peur paralysait Cosette. L'inconnu posa sa main sur son épaule. Il saisit l'anse du seau. La robe de Cosette était trempée. Les aiguilles tombent un peu au sol à cause de la chaleur.

116) Même exercice.
Dans la boutique du bimbolotier, Cosette admirait la grande poupée. Les bougies éclairaient le chemin. Une vieille dame aperçut Cosette. Le marchand rangeait le fond de sa boutique. Il étalait des serviettes blanches derrière les jouets merveilleux. La poupée avait de vrais cheveux. Elle semblait une princesse de conte de fée.

117) Même exercice.
Cosette avait mouillé ses mains en puisant de l'eau. Elle sentit le froid. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau. Elle fit une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau.

Conjugaison

Le plus que parfait

Dans cette adoration, Cosette oubliait tout.

Tout à coup, la voix rude de la Thénardier la rappela à la réalité !

La Thénardier avait jeté un coup d'oeil dans la rue. Elle avait aperçu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant les plus grands pas qu'elle pouvait.

Explications : Temps de la première phrase ? Temps de la deuxième phrase ?

Le texte est à l'imparfait et au passé simple qui vont très bien ensemble.

« Cosette oubliait tout ... », pendant bien longtemps. « La Thénardier la rappela ... » tout à coup !

Mais comment expliquer ce qui s'est passé avant ? Il faut bien raconter ce que la Thénardier « avait aperçu » avant de lui crier tout à coup, « Péronnelle, tu n'es pas partie !!!! »

- Dans un texte au passé (imparfait & passé-simple), le plus-que-parfait sert à raconter ce qui s'est passé avant.

Conjugaison du plus-que-parfait

Manger	Finir	Prendre	Partir
J' avais mangé	J' avais fini	J' avais pris	J' étais parti
Tu avais mangé	Tu avais fini	Tu avais pris	Tu étais parti
Il avait mangé	Il avait fini	Il avait pris	Il était parti
Elle avait mangé	Elle avait fini	Elle avait pris	Elle était partie
Nous avions mangé	Nous avions fini	Nous avions pris	Nous étions partis
Vous aviez mangé	Vous aviez fini	Vous aviez pris	Vous étiez partis
Ils avaient mangé	Ils avaient fini	Ils avaient pris	Ils étaient partis
Elles avaient mangé	Elles avaient fini	Elles avaient pris	Elles étaient parties

- Le plus-que-parfait se construit avec
- l'**auxiliaire avoir ou être à l'imparfait** - le **participe passé du verbe**
- le plus-que-parfait est le temps composé de l'imparfait.

Remarque : Comme au passé composé, au plus que parfait, le participe passé s'accorde au sujet avec l'auxiliaire être.

Exercices

118) Conjuguer au plus que parfait

Voir par la fenêtre – recevoir des nouvelles – prendre son sac à dos – avoir de la chance -

119) Dans chaque phrase, un verbe est au passé simple ou à l'imparfait, l'autre est au plus-que-parfait pour dire ce qui s'est passé avant.

Le loup (voir) le petit chaperon par la fenêtre et il (contrefaire) sa voix.

La petite fille (porter) à sa grand-mère des galettes que sa mère (cuisiner).

Sans doute, l'inconnu (apercevoir) Cosette qui (porter) le seau avant de venir l'aider.

Cosette (ne jamais avoir) de chance jusque là et elle (sentir) que cet homme (ne pas vouloir) de mal.

Elle (ne jamais recevoir) de cadeau, et elle (admirer) la poupée de la grande boutique.

120) Souligner les verbes conjugués, et dire à quel temps ils sont.

L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrange.

Vocabulaire - Rédaction

Les illuminations de Noël

La file de boutiques en plein vent qui partait de l'église se développait, on s'en souvient, jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain des bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes illuminées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en ce moment chez Thénardier, faisait « un effet magique ». En revanche, on ne voyait pas une étoile au ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bibeloterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. **Au premier rang**, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de près de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail.

[Cosette] n'avait pas encore vu **cette poupée** de près. Toute cette boutique lui semblait un palais ; cette poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. C'étaient la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui apparaissaient dans une sorte de rayonnement chimérique à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. [...] Elle considérait cette belle robe rose, ces beaux cheveux lisses, et elle pensait : Comme elle doit être heureuse, cette poupée-là ! Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le Père éternel.

Vocabulaire

Cette poupée était la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui apparaissaient à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère funèbre et froide. Comparer les noms qui décrivent la poupée aux adjectifs et au nom qui évoquent la petite fille.

- L'opposition des contraires est une figure de style saisissante.

121) Trouver de petites phrases où l'on emploie ces mots :

Boutique – magasin – échoppe – étal -

Vitrine – devanture – façade -

Automates – peluches - guirlandes lumineuses (multicolores)

122) Trouver des contraires

Lumière – lueur – clarté – bonheur – plaisir – santé – vie - ...

Brillant – éclatant – argenté ou doré – poudré – blanchi – coloré - ...

Rédaction.

Victor Hugo nous donne d'abord la situation, il décrit les lieux en général ... Une **file de boutiques**.

Puis, il en choisit une qu'il décrit plus précisément, **la dernière de ces baraques**.

Et dans cette baraque, il nous décrit une **poupée, au premier rang**, la plus belle.

Alors, en racontant au passage tout ce qui entoure la poupée, il nous donne son impression : cette boutique est le Paradis, et le marchand est le bon Dieu.

Sujet

J'ai vu le jouet de mes rêves dans une vitrine de Noël.

- *Dans une grande rue de la ville, une avenue, une galerie marchande ... éclairée comment, plusieurs magasins, des passants, des enfants qui regardent ...*
- *Une de ces vitrines m'attire plus que les autres, laquelle, pourquoi ?*
- *Au milieu de cette vitrine, devant d'autres jouets (lesquels ?) se tient le jouet de mes rêves (quoi?)*
- *Description du jouet*
- *Quelle impression tout cela me fait-il ?*

Orthographe

Cosette était épuisée de lassitude. Elle fut forcée de s'asseoir.

- Le participe passé conjugué avec l'auxiliaire être s'accorde au sujet.

- **Si** : à condition que ... Si tu cherches bien ... tu trouveras.
- **Si** : tellement ... Elle était si fatiguée que
- **s'y** : Elle **s'y** pencha ... : elle **se** pencha **sur la fontaine**.
s' : se // y remplace un lieu, ici la fontaine.

Lecture supplémentaire

Cosette côte à côte dans l'ombre avec l'inconnu

Cosette, nous l'avons dit, n'avait pas eu peur.

L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

- Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous portez là.

Cosette leva la tête et répondit:

- Oui, monsieur.

- Donnez, reprit l'homme. Je vais vous le porter.

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer près d'elle.

- C'est très lourd en effet, dit-il entre ses dents. Puis il ajouta:

- Petite, quel âge as-tu ?

- Huit ans, monsieur.

- Et viens-tu de loin comme cela ?

- De la source qui est dans le bois.

- Et est-ce loin où tu vas ?

- A un bon quart d'heure d'ici.

L'homme resta un moment sans parler, puis il dit brusquement:

- Tu n'as donc pas de mère ?

- Je ne sais pas, répondit l'enfant.

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta :

- Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai pas.

Et après un silence, elle reprit:

- Je crois que je n'en ai jamais eu.

L'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, faisant effort pour la regarder et voir son visage dans l'obscurité.

La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à la lueur livide du ciel.

- Comment t'appelles-tu ? dit l'homme.

- Cosette.

L'homme eut comme une secousse électrique. Il la regarda encore, puis il ôta ses mains de dessus les épaules de Cosette, saisit le seau, et se remit à marcher. Au bout d'un instant il demanda:

- Petite, où demeures-tu ?

- A Montfermeil, si vous connaissez.

- C'est là que nous allons ?

- Oui, monsieur.

Il fit encore une pause, puis recommença:

- Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois ?

- C'est madame Thénardier.

L'homme repartit d'un son de voix qu'il voulait s'efforcer de rendre indifférent, mais où il y avait pourtant un tremblement singulier:

- Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier ?

- C'est ma bourgeoise, dit l'enfant. Elle tient l'auberge.
- L'auberge ? dit l'homme. Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. Conduis-moi.
- Nous y allons, dit l'enfant.

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps, elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de tranquillité et d'abandon inexprimables. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers la providence et à prier. Cependant elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et à de la joie et qui s'en allait vers le ciel.

Quelques minutes s'écoulèrent. L'homme reprit:

- Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier ?
- Non, monsieur.
- Est-ce que tu es seule ?
- Oui, monsieur.

Il y eut encore une interruption. Cosette éleva la voix:

- C'est-à-dire il y a deux petites filles.
- Quelles petites filles ?
- Ponine et Zelma.

L'enfant simplifiait de la sorte les noms romanesques chers à la Thénardier.

- Qu'est-ce que c'est que Ponine et Zelma ?
- Ce sont les demoiselles de madame Thénardier. Comme qui dirait ses filles.
- Et que font-elles, celles-là ?
- Oh! dit l'enfant, elles ont de belles poupées, des choses où il y a de l'or, tout plein d'affaires. Elles jouent, elles s'amuse.
- Toute la journée ?
- Oui, monsieur.
- Et toi ?
- Moi, je travaille.
- Toute la journée ?

L'enfant leva ses grands yeux où il y avait une larme qu'on ne voyait pas à cause de la nuit, et répondit doucement:

- Oui, monsieur.

Elle poursuivit après un intervalle de silence:

- Des fois, quand j'ai fini l'ouvrage et qu'on veut bien, je m'amuse aussi.
- Comment t'amuses-tu ?
- Comme je peux. On me laisse. Mais je n'ai pas beaucoup de joujoux. Ponine et Zelma ne veulent pas que je joue avec leurs poupées. Je n'ai qu'un petit sabre en plomb, pas plus long que ça.

L'enfant montrait son petit doigt.

- Et qui ne coupe pas ?
- Si, monsieur, dit l'enfant, ça coupe la salade et les têtes de mouches.

Ils atteignirent le village; Cosette guida l'étranger dans les rues. Ils passèrent devant la boulangerie; mais Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui faire des questions et gardait maintenant un silence morne. Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme, voyant toutes ces boutiques en plein vent, demanda à Cosette:

- C'est donc la foire ici ?
- Non, monsieur, c'est Noël.

Comme ils approchaient de l'auberge, Cosette lui toucha le bras timidement.

- Monsieur ?
- Quoi, mon enfant ?
- Nous voilà tout près de la maison.
- Eh bien ?
- Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent ?
- Pourquoi ?
- C'est que, si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.

L'homme lui remit le seau. Un instant après, ils étaient à la porte de la gargote.

Désagrément de recevoir chez soi un pauvre qui est peut-être un riche

Cosette ne put s'empêcher de jeter un regard de côté à la grande poupée toujours étalée chez le bimbolotier, puis elle frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut une chandelle à la main.

- Ah! c'est toi, petite gueuse! Dieu merci, tu y as mis le temps! elle se sera amusée, la drôlesse!

- Madame, dit Cosette toute tremblante, voilà un monsieur qui vient loger.

La Thénardier remplaça bien vite sa mine bourrue par sa grimace aimable, changement à vue propre aux aubergistes, et chercha avidement des yeux le nouveau venu.

- C'est monsieur ? dit-elle.

- Oui, madame, répondit l'homme en portant la main à son chapeau.

Les voyageurs riches ne sont pas si polis. Ce geste et l'inspection du costume et du bagage de l'étranger que la Thénardier passa en revue d'un coup d'oeil firent évanouir la grimace aimable et reparaître la mine bourrue. Elle reprit sèchement:

- Entrez, bonhomme.

Le «bonhomme» entra. La Thénardier lui jeta un second coup d'oeil, examina particulièrement sa redingote qui était absolument râpée et son chapeau qui était un peu défoncé, et consulta d'un hochement de tête, d'un froncement de nez et d'un clignement d'yeux, son mari, lequel buvait toujours avec les rouliers. Le mari répondit par cette imperceptible agitation de l'index qui, appuyée du gonflement des lèvres, signifie en pareil cas: débine complète. Sur ce, la Thénardier s'écria:

- Ah! ça, brave homme, je suis bien fâchée, mais c'est que je n'ai plus de place.

- Mettez-moi où vous voudrez, dit l'homme, au grenier, à l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.

- Quarante sous.

- Quarante sous. Soit.

- A la bonne heure.

- Quarante sous! dit un routier bas à la Thénardier, mais ce n'est que vingt sous.

- C'est quarante sous pour lui, répliqua la Thénardier du même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins.

- C'est vrai, ajouta le mari avec douceur, ça gêne une maison d'y avoir de ce monde-là.

Cependant l'homme, après avoir laissé sur un banc son paquet et son bâton, s'était assis à une table où Cosette s'était empressée de poser une bouteille de vin et un verre. Le marchand qui avait demandé le seau d'eau était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette avait repris sa place sous la table de cuisine et son tricot.



Lecture

Cosette

1. — L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrange.

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. Nous avons déjà *esquissé* cette petite figure sombre. Cosette était maigre et blême. Elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle, qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère l'avait deviné, "perdues d'engelures". Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait *saillir* les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement n'était qu'un *haillon* qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et *grêles*. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée: la crainte. La crainte était répandue sur elle; elle en était pour ainsi dire couverte; la crainte ramenait ses coudes contre ses hanches, retirait ses talons sous ses jupes, lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui laissait de souffle que le nécessaire, et était devenue ce qu'on pourrait appeler son habitude de corps, sans variation possible que d'augmenter. Il y avait au fond de sa prunelle un coin étonné où était la terreur.

2. — Cette crainte était telle qu'en arrivant, toute mouillée comme elle était, Cosette n'avait pas osé s'aller sécher au feu et s'était remise silencieusement à son travail.

L'expression du regard de cette enfant de huit ans était habituellement si morne et parfois si tragique qu'il semblait, à de certains moments, qu'elle fût en train de devenir une idiote ou un démon.

Jamais, nous l'avons dit, elle n'avait su ce que c'est que prier, jamais elle n'avait mis le pied dans une église.

«Est-ce que j'ai le temps?» disait la Thénardier.

L'homme à la redingote jaune ne quittait pas Cosette des yeux.

Tout à coup la Thénardier s'écria:

- A propos! et ce pain?

Cosette, selon sa coutume toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à l'expédient des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

- Madame, le boulanger était fermé.

- Il fallait cogner.

- J'ai cogné, madame.

- Eh bien?

- Il n'a pas ouvert.

- Je saurai demain si c'est vrai, dit la Thénardier, et si tu mens, tu auras une fière danse. En attendant, rends-moi la pièce-quinze-sous.

3. — Cosette plongea sa main dans la poche de son tablier, et devint verte. La pièce de quinze sous n'y était plus.

- Ah çà! dit la Thénardier, m'as-tu entendue?

Cosette retourna la poche, il n'y avait rien. Qu'est-ce que cet argent pouvait être devenu? La malheureuse petite ne trouva pas une parole. Elle était *pétrifiée*.

- Est-ce que tu l'as perdue, la pièce-quinze-sous? râla la Thénardier, ou bien est-ce que tu veux me la

voler?

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu à la cheminée.

Ce geste redoutable rendit à Cosette la force de crier:

- Grâce! madame! madame! je ne le ferai plus.

La Thénardier détacha le martinet.

Cependant l'homme à la redingote jaune avait fouillé dans *le gousset de son gilet*, sans qu'on eût remarqué ce mouvement. D'ailleurs les autres voyageurs buvaient ou jouaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

4. — Cosette se pelotonnait avec angoisse dans l'angle de la cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus. La Thénardier leva le bras.

- Pardon, madame, dit l'homme, mais tout à l'heure j'ai vu quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et qui a roulé. C'est peut-être cela.

En même temps il se baissa et parut chercher à terre un instant.

- Justement. Voici, reprit-il en se relevant.

Et il tendit une pièce d'argent à la Thénardier.

- Oui, c'est cela, dit-elle.

Ce n'était pas cela, car c'était une pièce de vingt sous, mais la Thénardier y trouvait du bénéfice. Elle mit la pièce dans sa poche, et se borna à jeter un regard farouche à l'enfant en disant:

- Que cela ne t'arrive plus, toujours!

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait «sa niche», et son grand œil, fixé sur le voyageur inconnu, commença à prendre une expression qu'il n'avait jamais eue. Ce n'était encore qu'un naïf étonnement, mais une sorte de confiance stupéfaite s'y mêlait.

- A propos, voulez-vous souper? demanda la Thénardier au voyageur.

Il ne répondit pas. Il semblait songer profondément.

- Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? dit-elle entre ses dents. C'est quelque affreux pauvre. Cela n'a pas le sou pour souper. Me payera-t-il mon logement seulement ? Il est bien heureux tout de même qu'il n'ait pas eu l'idée de voler l'argent qui était à terre.

5. — Cependant une porte s'était ouverte et Eponine et Azelma étaient entrées.

C'étaient vraiment deux jolies petites filles, plutôt bourgeoises que paysannes, très charmantes, l'une avec ses tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec ses longues nattes noires tombant derrière le dos, toutes deux vives, propres, grasses, fraîches et saines à réjouir le regard. Elles étaient chaudement vêtues, mais avec un tel art maternel, que l'épaisseur des étoffes n'ôtait rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était prévu sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites dégageaient de la lumière. En outre, elles étaient régnantes. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit qu'elles faisaient, il y avait de la souveraineté. Quand elles entrèrent, la Thénardier leur dit d'un ton grondeur, qui était plein d'adoration:

- Ah! vous voilà donc, vous autres!

Puis, les attirant dans ses genoux l'une après l'autre, lissant leurs cheveux, renouant leurs rubans, et les lâchant ensuite avec cette douce façon de secouer qui est propre aux mères, elle s'écria:

- Sont-elles fagotées!

Elles vinrent s'asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu'elles tournaient et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot, et les regardait jouer d'un air lugubre.

Eponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était pour elles comme le chien. Ces trois petites filles n'avaient pas vingt-quatre ans à elles trois, et elles représentaient déjà toute la société des hommes; d'un côté l'envie, de l'autre le *dédain*.

6. — La poupée des soeurs Thénardier était très fanée et très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, une vraie poupée, pour nous servir d'une expression que tous les enfants comprendront.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et de venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait des distractions et qu'au lieu de travailler elle s'occupait des petites qui jouaient.

- Ah! je t'y prends! cria-t-elle. C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de

martinet, moi.

L'étranger, sans quitter sa chaise, se tourna vers la Thénardier.

- Madame, dit-il en souriant d'un air presque craintif, bah! laissez-la jouer!

De la part de tout voyageur qui eût mangé une tranche de gigot et bu deux bouteilles de vin à son souper et qui n'eût pas eu l'air d'un affreux pauvre, un pareil souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui avait ce chapeau se permît d'avoir un désir et qu'un homme qui avait cette redingote se permît d'avoir une volonté, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir *tolérer*. Elle repartit aigrement:

- Il faut qu'elle travaille, puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à rien faire.

- Qu'est-ce qu'elle fait donc? reprit l'étranger de cette voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre:

- Des bas, s'il vous plaît. Des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas, autant dire, et qui vont tout à l'heure pieds nus.

7. — L'homme regarda les pauvres pieds rouges de Cosette, et continua:

- Quand aura-t-elle fini cette paire de bas?

- Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la paresseuse.

- Et combien peut valoir cette paire de bas, quand elle sera faite?

La Thénardier lui jeta un coup d'oeil méprisant.

- Au moins trente sous.

- La donneriez-vous pour cinq francs? reprit l'homme.

- Pardieu! s'écria avec un gros rire un routier qui écoutait, cinq francs? je crois fichtre bien! cinq balles!

Le Thénardier crut devoir prendre la parole.

- Oui, monsieur, si c'est votre fantaisie, on vous donnera cette paire de bas pour cinq francs. Nous ne savons rien refuser aux voyageurs.

- Il faudrait payer tout de suite, dit la Thénardier avec sa façon brève et péremptoire.

- J'achète cette paire de bas, répondit l'homme, et, ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, - je la paye.

Puis il se tourna vers Cosette.

- Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant.

Le routier fut si ému de la pièce de cinq francs, qu'il laissa là son verre et accourut.

- C'est pourtant vrai! cria-t-il en l'examinant. *Une vraie roue de derrière!* et pas fausse!

Le Thénardier approcha et mit silencieusement la pièce dans son gousset.

La Thénardier n'avait rien à répliquer. Elle se mordit les lèvres, et son visage prit une expression de haine.

Cependant Cosette tremblait. Elle se risqua à demander:

- Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?

- Joue! dit la Thénardier d'une voix terrible.

- Merci, madame, dit Cosette.

8. — Et pendant que sa bouche remerciait la Thénardier, toute sa petite âme remerciait le voyageur.

Le Thénardier s'était remis à boire. Sa femme lui dit à l'oreille:

- Qu'est-ce que ça peut être que cet homme jaune?

- J'ai vu, répondit souverainement Thénardier, des millionnaires qui avaient des redingotes comme cela. Cosette avait laissé là son tricot, mais elle n'était pas sortie de sa place. Cosette bougeait toujours le moins possible. Elle avait pris dans une boîte derrière elle quelques vieux chiffons et son petit sabre de plomb.

Eponine et Azelma ne faisaient aucune attention à ce qui se passait. Elles venaient d'exécuter une opération fort importante; elles s'étaient emparées du chat. Elles avaient jeté la poupée à terre, et Eponine, qui était l'aînée, emmaillottait le petit chat, malgré ses miaulements et ses contorsions, avec une foule de nippes et de guenilles rouges et bleues. Tout en faisant ce grave et difficile travail, elle disait à sa sœur dans ce doux et adorable langage des enfants dont la grâce, pareille à la splendeur de l'aile des papillons, s'en va quand on veut la fixer:

- Vois-tu, ma sœur, cette poupée-là est plus amusante que l'autre. Elle remue, elle crie, elle est chaude. Vois-tu, ma sœur, jouons avec. Ce serait ma petite fille. Je serais une dame. Je viendrais te voir et tu la

regarderais. Peu à peu tu verrais ses moustaches, et cela t'étonnerait. Et puis tu verrais ses oreilles, et puis tu verrais sa queue, et cela t'étonnerait. Et tu me dirais: Ah! mon Dieu! et je te dirais: Oui, madame, c'est une petite fille que j'ai comme ça. Les petites filles sont comme ça à présent. Azelma écoutait Eponine avec admiration.

Expliquer les mots : *esquisser* : dessiner rapidement, faire une esquisse. *saillir* : dépasser d'une surface; *haillon* : vieux vêtement troué ; *grêles* : minces et faibles ; *pétrifiée* : transformée en pierre ; *le gousset de son gilet* : une petite poche au ventre du gilet ; *le dédain* : du verbe 'dédaigner' – mépriser, ne pas estimer ; *tolérer* : supporter, accepter de justesse. La pièce de 5 Francs est une pièce très grosse : « Une vraie roue de derrière ! » comme les roues arrière de carrosse, plus larges que les roues avant.

Préciser les idées : 1) « Nous avons déjà *esquisse* cette petite figure sombre. » signifie que l'auteur a déjà commencé le portrait de Cosette, en une phrase rapide ... Trouvez-la. 4) *L'homme se baissa et parut chercher à terre un instant* : Que fait-il ? Que trouve-t-il au sol ? D'où vient cette pièce, en réalité ? Quelle est la valeur de cette pièce ? Quelle était la valeur de la pièce perdue dans la fontaine ? 7) Qu'est-ce que l'homme a acheté avec sa pièce de cinq francs ?

Grammaire

Les compléments circonstanciels de lieu, de temps, de manière.

Cosette plongea sa main dans sa poche.
Après quelques secondes, elle repartit
Azelma écoutait Eponine avec admiration.

Explications : Nature et fonction de « Cosette », de « main », de « poche » ? Que précise « poche » ?
Nature et fonction de « elle », de « secondes ». Que précise le mot « secondes » ?
Nature et fonction de «Azelma», de «Eponine», de « admiration » ? Que précise « admiration » ?

Certains compléments de verbe précisent l'endroit, le lieu où se passe l'action.

Certains compléments de verbe précisent le moment, le temps où se passe l'action.

Certains compléments de verbe précisent comment, de quelle manière se passe l'action.

Vocabulaire : Que signifie le nom « circonstances » ; dans quelles circonstances êtes-vous nés ?

Leçon

- Les **compléments circonstanciels de lieu** précisent l'endroit, le lieu ...
- Les **compléments circonstanciels de temps** précisent le moment, le temps.
- Les **compléments circonstanciels de manière** précisent la manière ...

Les compléments circonstanciels sont des compléments de verbe.

Remarque : Les compléments circonstanciels de lieu peuvent préciser

- le lieu où l'on est : « *Cosette s'assit dans l'herbe* »
- le lieu où l'on va : « *La petite allait à la source.* »
- le lieu d'où l'on vient : « *Elle venait de l'auberge Thénardier.* »
- le lieu par où l'on passe : « *Elle passait par la forêt sombre.* »

Remarque : Les compléments circonstanciels de temps peuvent préciser

- le moment où se passent les choses (*le matin, le soir, au printemps ...*)
- la durée des choses qui arrivent (... *pendant une heure*)
- la fréquence (*tous les ans, de temps en temps, ...*)

Analyse :

poche : nom commun, féminin, singulier, *complément circonstanciel de lieu* du verbe « plongea »
secondes : nom commun, féminin, pluriel, *complément circonstanciel de temps* du verbe «repartit»
admiration : nom commun, féminin, singulier, *complément circonstanciel de manière* du verbe « écoutait »

Exercices (oraux ou écrits)

123) Trouver quelle sorte de complément circonstanciel est souligné (de lieu, de temps ou de manière), et le verbe qu'il précise (*complément circonstanciel de _____ du verbe _____*) :
Le père Noël range les cadeaux sous le sapin. Il les pose soigneusement près des chaussures de chaque membre de la famille. Puis, il contemple son travail pendant une minute. Vite, il remonte dans la cheminée. Il y grimpe avec précaution, puis rejoint son chariot qui l'attend sur le toit.

124) Analyser les mots soulignés :
Le soir de Noël, nous mangeons après minuit. Dans la salle-à-manger, le couvert est mis. La dinde cuit dans le four. Maman la surveille avec soin. Depuis dix minutes, mon petit frère dort dans le canapé.

125) Analyser les mots soulignés :
Les bourgeois iront à la messe vers minuit. Ils traverseront le village avec lenteur ; ils passeront devant l'auberge des Thénardier. Les rouliers, assis devant le comptoir, chantent en chœur, une chanson stupide. Cosette, depuis une heure, s'est réfugiée sous la table.

126) Analyser les mots soulignés :
L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention étrange.

Conjugaison

Révisions : Voici les temps de l'indicatif que nous connaissons.

Temps simples		Temps composés	
Mode Indicatif			
Présent :	Je chante	Passé composé :	J'ai chanté
Imparfait :	je chantais	Plus que parfait :	J'avais chanté
Passé simple :	je chantai	Passé antérieur	J'eus chanté
Futur simple :	je chanterai	Futur antérieur :	J'aurai chanté

Le passé antérieur

Alors, la petite compta à haute voix un, deux, trois ... jusqu'à dix.
Quand elle eut fini, elle recommença.

Explications : Temps de la première phrase ? Temps de la deuxième phrase ?

Le texte est au passé simple : « Elle recommença ... ». « Elle eut fini, » ... de compter avant de recommencer.

- Dans un texte au passé (imparfait & passé-simple), le passé antérieur sert à raconter ce qui s'est passé avant, et qui est fini.

Dès que l'étranger fut sorti, la Thénardier allongea un grand coup de pied à Cosette.

Conjugaison du passé antérieur

Manger	Finir	Prendre	Partir
J' eus mangé	J' eus fini	J' eus pris	J' fus parti
Tu eus mangé	Tu eus fini	Tu eus pris	Tu fus parti
Il eut mangé	Il eut fini	Il eut pris	Il fut parti
Elle eut mangé	Elle eut fini	Elle eut pris	Elle fut partie
Nous eûmes mangé	Nous eûmes fini	Nous eûmes pris	Nous fûmes partis
Vous eûtes mangé	Vous eûtes fini	Vous eûtes pris	Vous fûtes partis
Ils eurent mangé	Ils eurent fini	Ils eurent pris	Ils furent partis
Elles eurent mangé	Elles eurent fini	Elles eurent pris	Elles furent parties

- Le passé antérieur se construit avec
- l'**auxiliaire avoir ou être au passé simple** - le **participe passé du verbe**
- le passé antérieur est le temps composé du passé simple.

Remarque : Comme au passé composé et au plus que parfait, au passé antérieur le participe passé s'accorde au sujet avec l'auxiliaire être.

Exercices

127) Conjuguer au passé antérieur

- *attaquer* - *tirer* - *recevoir* - *prendre* -

128) Conjuguer à tous les temps connus de l'indicatif (7 temps)

- *regarder* - *rougir* - *croire* -

Vocabulaire - Rédaction

Cosette

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. Nous avons déjà esquissé cette petite figure sombre. Cosette était maigre et blême. Elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle, qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère l'avait deviné, "perdues d'engelures". Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement n'était qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée: la crainte.

Eponine et Azelma

Cependant une porte s'était ouverte et Eponine et Azelma étaient entrées. C'étaient vraiment deux jolies petites filles, plutôt bourgeoises que paysannes, très charmantes, l'une avec ses tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec ses longues nattes noires tombant derrière le dos, toutes deux vives, propres, grasses, fraîches et saines à réjouir le regard. Elles étaient chaudement vêtues, mais avec un tel art maternel, que l'épaisseur des étoffes n'ôtait rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était prévu sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites dégageaient de la lumière. En outre, elles étaient régnautes. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit qu'elles faisaient, il y avait de la souveraineté. Quand elles entrèrent, la Thénardier leur dit d'un ton grondeur, qui était plein d'adoration: - Ah! vous voilà donc, vous autres!

Vocabulaire

Expliquer les mots : *esquisser* : dessiner rapidement, d'un ou deux traits. *Blême* : très pâle. Des *engelures* : des brûlures de la peau des mains, causées par le froid et une mauvaise circulation du sang. *Un haillon* : un tissu troué, vieux, usé. *Grêle* : fin, maigre, fragile ...

L'ajustement : la manière de s'habiller (ajuster ses vêtements). *Régnautes* : qui règnent comme un roi. *La souveraineté* : la qualité du souverain (le roi, ou bien le plus haut personnage d'un pays : en France, c'est le peuple qui est souverain)

Préciser les idées : « *Nous avons déjà esquissé cette petite figure sombre.* » Retrouver dans nos lectures d'extraits des Misérables, l'endroit où Victor Hugo a déjà commencé en une seule phrase le portrait de Cosette.

- On peut facilement fabriquer un nom à partir d'un adjectif qual. Et inversement.

129) Former un adjectif qualificatif à partir du nom – Ou trouver l'adjectif dont ce nom est issu.

<i>Le désespoir</i> : un regard _____	// <i>La maigreur</i> : une petite fille bien _____
<i>Le silence</i> : une classe _____	// <i>La crainte</i> : un animal _____
<i>Un bourgeois</i> : une allure _____	// <i>Un paysan</i> : une démarche _____
<i>La mère</i> : un art _____	// <i>L'épaisseur</i> : une étoffe _____
<i>La lumière</i> : un regard _____	// <i>La coquetterie</i> : une fille _____
<i>La souveraineté</i> : une décision _____	// <i>L'adoration</i> : une fillette _____

Rédaction.

Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée: la crainte.

Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit qu'elles faisaient, il y avait de la souveraineté.

Un mot choisi résume l'impression que Victor Hugo nous donne. Une phrase, avec une longue liste de noms sert de conclusion au portrait. Tout ce que Hugo nous a montré avant amène à cette conclusion.

130) Écrivez une phrase à énumération qui se termine par ces mots : *gourmand, gentil, moqueur, méchant, étourdi* ... Trouvez d'autres caractères pour le même exercice

Sujet

Le portrait d'un ami . (Choisissez le mot qui donne le caractère principal d'un de vos amis. Écrivez un phrase se conclusion, puis écrivez les quelques phrases du portrait qui précède la conclusion.

Orthographe

• Deux sujets valent le pluriel.

• La 3ème personne du pluriel du futur simple fait -ont

• Rappel : - les noms féminins en [é] s'écrivent -ée ; sauf ceux en -té et -tié
- avec l'auxiliaire être, le participe passé s'accorde au sujet

Lecture supplémentaire

Catherine

Cependant, les buveurs s'étaient mis à chanter une chanson obscène dont ils riaient à faire trembler le plafond. Le Thénardier les encourageait et les accompagnait.

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant qu'Eponine et Azelma emmaillotaient le chat, Cosette de son côté avait emmailloté le sabre. Cela fait, elle l'avait couché sur ses bras, et elle chantait doucement pour l'endormir.

La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée. Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfant.

Cosette s'était donc fait une poupée avec le sabre.

La Thénardier, elle, s'était rapprochée de l'*homme jaune*.

- Mon mari a raison, pensait-elle, c'est peut-être monsieur Laffitte. Il y a des riches si farces! Elle vint s'accouder à sa table.

- Monsieur... dit-elle.

A ce mot *monsieur*, l'homme se retourna. La Thénardier ne l'avait encore appelé que *brave homme* ou *bonhomme*.

- Voyez-vous, monsieur, poursuivit-elle en prenant son air douceâtre qui était encore plus fâcheux à voir que son air féroce, je veux bien que l'enfant joue, je ne m'y oppose pas, mais c'est bon pour une fois, parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, cela n'a rien. Il faut que cela travaille.

- Elle n'est donc pas à vous, cette enfant? demanda l'homme.

- Oh mon Dieu non, monsieur! c'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, car nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

- Ah! dit l'homme, et il retomba dans sa rêverie.

- C'était une pas grand'chose que cette mère, ajouta la Thénardier. Elle abandonnait son enfant.

Pendant toute cette conversation, Cosette, comme si un instinct l'eût avertie qu'on parlait d'elle, n'avait pas quitté des yeux la Thénardier. Elle écoutait vaguement. Elle entendait çà et là quelques mots.

Cependant les buveurs, tous ivres aux trois quarts, répétaient leur refrain immonde avec un redoublement de gaîté. C'était une gaillardise de haut goût où étaient mêlés la Vierge et l'enfant Jésus.

La Thénardier était allée prendre sa part des éclats de rire. Cosette, sous la table, regardait le feu qui se réverbérait dans son oeil fixe; elle s'était remise à bercer l'espèce de maillot qu'elle avait fait, et, tout en le berçant, elle chantait à voix basse: «Ma mère est morte! ma mère est morte! ma mère est morte!»

Sur de nouvelles insistances de l'hôtesse, l'homme jaune, «le millionnaire», consentit enfin à souper.

- Que veut monsieur?

- Du pain et du fromage, dit l'homme.

- Décidément c'est un gueux, pensa la Thénardier.

Les ivrognes chantaient toujours leur chanson, et l'enfant, sous la table, chantait aussi la sienne. Tout à coup Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à terre à quelques pas de la table de cuisine. Alors elle laissa tomber le sabre emmaillotté qui ne lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari, et comptait de la monnaie, Ponine et Zelma jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient, ou buvaient, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur ses genoux et sur ses mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Un instant après elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée - *passait*, - et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard d'Azelma qui dit à Eponine: - Tiens! ma soeur!

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée!

Eponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

- Mais laisse-moi donc! dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux?

- Mère, dit l'enfant, regarde donc!

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la vie et qui a fait nommer ces sortes de femmes: mégères.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de «ces demoiselles».

Une czarine qui verrait un mougick essayer le grand cordon bleu de son impérial fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait.

- Cosette!

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

- Cosette, répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir.

Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle se les tordit; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, - elle pleura. Elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

- Qu'est-ce donc? dit-il à la Thénardier.

- Vous ne voyez pas? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

- Hé bien, quoi? reprit l'homme.

- Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants!

- Tout ce bruit pour cela! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée?

- Elle y a touché avec ses mains sales! poursuivit la Thénardier, avec ses affreuses mains!

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

- Te tairas-tu? cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé, et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette en disant:

- Tiens, c'est pour toi.

Il faut croire que, depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de bibeloterie éclairée de lampions et de chandelles si splendidement qu'on l'apercevait à travers la vitre du cabaret comme une illumination.

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes: *c'est pour toi*, elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus oser respirer.

La Thénardier, Eponine, Azelma étaient autant de statues. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret.

La Thénardier, pétrifiée et muette, recommençait ses conjectures: - Qu'est-ce que c'est que ce vieux? est-ce un pauvre? est-ce un millionnaire? C'est peut-être les deux, c'est-à-dire un voleur.

La face du mari Thénardier offrit cette ride expressive qui accentue la figure humaine chaque fois que l'instinct dominant y apparaît avec toute sa puissance bestiale. Le gargotier considérait tour à tour la poupée et le voyageur; il semblait flairer cet homme comme il eût flairé un sac d'argent. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Il s'approcha de sa femme et lui dit bas:

- Cette machine coûte au moins trente francs. Pas de bêtises. A plat ventre devant l'homme.

Les natures grossières ont cela de commun avec les natures naïves qu'elles n'ont pas de transitions.

- Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix qui voulait être douce et qui était toute composée de ce miel aigre des méchantes femmes, est-ce que tu ne prends pas ta poupée?

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

- Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air caressant, monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi.

Cosette considérait la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplier, comme le ciel au crépuscule du matin, des rayonnements étranges de la joie. Ce qu'elle éprouvait en ce moment-là était un peu pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement: Petite, vous êtes la reine de France.

Il lui semblait que si elle touchait à cette poupée, le tonnerre en sortirait.

Ce qui était vrai jusqu'à un certain point, car elle se disait que la Thénardier gronderait, - et la battrait. Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher, et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier:

- Est-ce que je peux, madame?

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

- Pardi! fit la Thénardier, c'est à toi. Puisque monsieur te la donne.

- Vrai, monsieur? reprit Cosette, est-ce que c'est vrai? c'est à moi, la dame?

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il semblait être à ce point d'émotion où l'on ne parle pas pour ne pas pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette, et mit la main de «la dame» dans sa petite main.

Cosette retira vivement sa main, comme si celle de *la dame* la brûlait, et se mit à regarder le pavé. Nous sommes forcé d'ajouter qu'en cet instant-là elle tirait la langue d'une façon démesurée. Tout à coup elle se retourna et saisit la poupée avec emportement.

- Je l'appellerai Catherine, dit-elle.

Ce fut un moment bizarre que celui où les haillons de Cosette rencontrèrent et étreignirent les rubans et les fraîches mousselines roses de la poupée.

- Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise?

- Oui, mon enfant, répondit la Thénardier.

Maintenant c'étaient Eponine et Azelma qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et demeura immobile, sans dire un mot dans l'attitude de la contemplation.

- Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

- Oh! je joue, répondit l'enfant.

Victor Hugo. « Les misérables »